

ERIN LIEBT

JEUX D'ANGE HEUREUX



Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

Ce roman contient quelques pages décrivant des actes sexuels.

Il semble que cela puisse choquer certaines personnes.

En conséquence :

Texte à réserver strictement à des lecteurs majeurs et avertis

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du Code de la propriété intellectuelle, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : <http://erin-liebt.com>

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

Couverture : © A.P., 2016. Tous droits réservés.

Photographie : © Zulaan, 2014. Tous droits réservés.

Avec l'aimable autorisation des modèles, Coxycat Candygirl & Didier Diamante.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait pure coïncidence.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE, *roman*, 2008.

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR, *essai*, 2011.

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES, *roman*, 2013.

SHEELA-NA-GIG, *roman érotique*, 2014.

CONTES ÉROTICO-CRÉPUSCULAIRES, *nouvelles érotiques*, 2015.

► **JEUX D'ANGE HEUREUX**, *roman*, 2016.

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : <http://erin-liebt.com>

S T A R T E R

Rémi et Mora viennent d'arriver en ville.

Ils sont jeunes, ils sont beaux, ils sont tatoués de têtes de morts et de serpents, ils roulent dans de vieilles voitures américaines customisées. Ils sont sympathiques et séduisants.

Ange les trouve d'enfer.

Lui, c'est un gosse malheureux, complexé et solitaire. Un fantôme s'attache à ses pas, comme un remord, comme une malédiction.

Et puis, il y a toutes ces morts étranges...

Jeux d'Ange Heureux
Erin Lieb

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

ERIN LIEBT

Jeux d'Ange Heureux

r o m a n

Pour mon homme qui rêve d'un monde meilleur.

Un grand merci à Coxycat Candygirl et Didier Diamante.

Ces deux-là, ils tuent.

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

L'Éternel vit que la méchanceté des hommes était grande sur la terre, et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal. L'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et il fut affligé en son cœur. Et l'Éternel dit : J'exterminerai de la face de la terre l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail, aux reptiles et aux oiseaux du ciel ; car je me repens de les avoir faits.

Genèse 6 : 5 - 7.

- **J**e vous le dis, moi, qu'il y a une épidémie de morts pas naturelles, dans le quartier, depuis l'arrivée de ce couple de voyous, là, en face, dit avec force Paulette Billédoux. Cette bande de jeunes qui se sont fait tuer derrière le centre commercial, je suis sûre que ce sont ces deux mécréants-là qui ont fait le coup.

Du palier du premier étage où il espionnait la conversation entre sa nounou et son père, Ange put entendre le piétinement familial de la vieille dame - une sorte de galop sur place qu'elle pratiquait pour mieux se carrer sur ses jambes variqueuses, avant d'entamer un de ces sermons dont elle était coutumière. Elle poursuivait déjà de sa voix aigre :

« C'est vous son père, et je n'ai pas l'habitude de discuter. Vous le savez, depuis bientôt douze ans que je travaille pour vous. Mais

écoutez bien ce que je vais vous dire : vous allez regretter de laisser Ange fréquenter ces gens-là ! Ils l'entraîneront dans le mal.

Joël Letréaux prit la parole :

- Vous regardez trop la télé, Paulette, émit-il de son ton las habituel. Comment pouvez-vous vous imaginer que notre voisin et sa femme assassinent les loubards à grands coups de batte de base-ball ? C'est ridicule.

- Et les deux gosses qui sont morts empoisonnés, comme par hasard, le lendemain de leur arrivée dans le quartier, c'est ridicule ? haleta-t-elle. Et madame Auberge qui est morte juste après avoir eu des mots avec elle, c'est ridicule ? Et monsieur Tanguy, qu'ils ont pris son chien ? Et...

- Et allons donc ! Êtes-vous en train de suggérer que nos voisins ont jeté le mauvais œil sur tous les habitants du quartier, Paulette ?

- Je vous dis que ce sont des empoisonneurs ! souffla-t-elle ardemment. Elle travaille dans une pharmacie, elle peut avoir tous les poisons qu'elle veut !

- Mmmh... Écoutez, je suis déjà en retard. Croyez-moi, la police se serait déjà émue, s'il y avait eu quoi que ce soit de louche dans tous ces décès. Il y a tous les jours des gens qui meurent.

Ange entendit son père soupirer, puis la porte d'entrée claquer. Il était parti sans un mot de plus.

C'était sa réaction habituelle, dès qu'il pensait à la mort de sa

femme.

Elle était morte douze ans plus tôt, deux jours après la naissance d'Ange. Des suites de l'accouchement. Joël ne s'en était jamais remis. C'est alors qu'il avait embauché Paulette Billédoux, pour s'occuper du bébé.

L'oreille toujours aux aguets, Ange entendit Paulette murmurer pour elle-même :

- Je le sais bien, moi, que ce sont des malfaisants ! Des loups cruels lâchés au milieu du troupeau.



Neuf mois plus tôt.

- Mooooortel !

Ange colla son nez au carreau, pour mieux voir la super voiture qui venait de se ranger devant la maison d'en-face : une vieille américaine d'un noir mat, énorme, pleine de chromes étincelants. C'était la première fois qu'il voyait ce genre de caisse en vrai.

De la fenêtre de sa chambre, au premier étage, il ne distinguait du conducteur de cette merveille qu'un profil sombre et un avant-bras tatoué, accoudé sur la portière. Il se leva pour regarder par dessus l'épaule de Sylvia, qui était assise comme à son habitude sur l'appui de fenêtre, jambes pendantes.

Côté vide.

Jamais Sylvia n'entrait dans la maison.

Le rouge de sa robe s'harmonisait joliment avec les feuilles roussies des platanes qui s'alignaient sur les trottoirs. C'était le début de l'automne.

Un camion de déménagement s'arrêta au beau milieu de la rue,

masquant un instant la super caisse, avant de reculer dans l'allée de la maison d'en-face.

Ange fit une grimace : les nouveaux voisins qui arrivent ! Il fit des vœux pour qu'ils n'aient pas d'enfants : les gosses de leurs prédécesseurs lui avaient fait la vie dure.

Il se fourra une poignée de fraises Tagada dans la bouche, pour se reconforter, et puis... il oublia de mâcher : les portières de la super caisse venaient de s'ouvrir et il était trop fasciné par le couple qui venait d'en sortir.

Ils n'avaient pas l'air vrais ! Ils avaient l'air de sortir d'un film !

Ange écarquilla grand les yeux ; sa bouche ouverte laissa tomber une fraise, sans qu'il n'y prête attention.

Plutôt jeunes, habillés comme dans les vieux films américains colorisés, et pleins de tatouages. Même elle !

Lui, grand et costaud, jean noir, tee-shirt qui moule bien les muscles, un chapeau genre détective privé américain et des bottes de motard avec des boucles argentées. Les deux bras entièrement recouverts de tatouages multicolores.

Elle – oh ! elle ! -, on aurait dit une de ces photos aux couleurs exagérées de pin-up américaine des années 50. Il mourrait d'envie de s'acheter un classeur orné d'une de ces images, pour la rentrée des classes, mais Paulette n'avait pas voulu.

Il revoyait encore son air offusqué.

Si elle se doutait qu'Ange avait mis la main sur tout un lot de bouquins, ayant appartenu à sa mère, dont les couvertures s'ornaient des mêmes pin-up, elle en ferait d'abord une jaunisse et ensuite elle y mettrait le feu, sûr et certain !

Un beau brasier purificateur, au milieu de la pelouse.

La nouvelle voisine portait un chemisier rouge noué sous les seins et un short noir. Mince, mais des seins et des fesses généreux. Très brune, la peau mate, les cheveux noirs corbeau coiffés en queue de cheval et une frange avec des stries d'un blanc éclatant. Un tatouage coloré autour du nombril, un autre dans le dos, un autre sur tout le bras gauche, un autre qui s'enroule autour de sa jambe droite.

« Paulette va en faire une crise cardiaque ! » se dit fugitivement Ange.

Elle n'aimait pas les filles qui avaient « mauvais genre », comme elle disait.

En fait, elle n'aimait pas les filles qui étaient jolies et qui s'arrangeaient pour le montrer – « Toutes des vicieuses ! » Ange ne savait pas ce qu'elle pensait des filles tatouées, mais il l'imaginait sans peine.

Toujours debout derrière Sylvia, il regardait de tous ses yeux les allées et venues des nouveaux voisins.

Il ne savait pas si c'était la voisine ou le voisin qui lui plaisait le plus.

Chaque fois qu'elle passait, portant une plante ou une lampe, il avait l'impression de tomber amoureux. Il faut dire qu'elle était sacrément attirante ! Mais quand c'était lui qui passait, Ange était tout aussi fasciné.

Voilà le genre de type qu'il aurait voulu être !

Il fallait le voir soulever tout seul des cartons qui avaient l'air hyper lourds et les porter à bout de bras, les muscles tout gonflés !

Ange baissa les yeux et croisa le regard de son propre reflet, sur la vitre obscurcie par la robe rouge de Sylvia. Il contempla avec désespoir ses lunettes, son nez pointu qui semblait trop petit pour sa face de pleine lune et son double menton.

Pour se consoler, il enfourna une pleine poignée de fraises Tagada dans sa bouche.

- Ange ! appela la voix aigre de Paulette, depuis le bas des escaliers. Ange Letréaux, arrête cet ordinateur et viens faire tes devoirs. Allons ! Lève-toi droit sur tes pieds ! Doux Jésus ! Que tu es lent !

Ange ne s'était pas trompé : rien que de voir la dégaine des nouveaux voisins, Paulette Billédoux était indignée.

Furieusement indignée.

Elle allait sûrement bombarder la mairie et le comité de quartier

d'épîtres courroucées.

Les lettres de réclamation, c'était sont truc, à Paulette. Beaucoup de choses l'indisposaient, et elle estimait qu'il était de son devoir de protester énergiquement. Elle écrivait partout : au journal local, aux chaînes télé, aux commerçants, aux services communaux... Tous les après-midis, elle s'asseyait à la table de la cuisine, en face d'Ange, et pendant qu'il faisait ses devoirs, elle jetait ses remontrances sur du papier.

Mais, cet après-midi-là, elle n'avait pas décollé de la fenêtre de la cuisine, espionnant le déménagement d'en face pendant qu'Ange suait sur ses exercices de math – elle devait affûter ses arguments. Sylvia s'était posée sur cet appui de fenêtre-ci, toujours côté extérieur, pile devant Paulette, et donnait l'impression de suivre elle aussi l'installation des nouveaux voisins. Ange entendait la vieille dame mâchonner des malédictions étouffées : « Quelle honte ! » et « C'est pas Dieu possible ! » revenaient en boucle sur ses lèvres.

Ces malédictions s'adressaient aux voisins, naturellement, et non à Sylvia – Ange savait bien que Paulette ne la voyait pas.

Sylvia n'existait pour personne.

Lui seul la voyait.

- C'est pas Dieu possible ! J'espère qu'ils n'ont pas d'enfants !
Honteux ! Hon-teux !

Pour une fois, Ange partageait l'opinion de sa nounou. Oui, pourvu

que ces nouveaux voisins trop d'enfer n'aient pas d'enfants ! Il y avait bien assez de gosses qui le persécutaient, dans le quartier ! Du plus loin qu'il se rappelle, il avait toujours été la tête de Turc de l'école.

Paulette resta plantée devant la fenêtre, même pendant qu'Ange mangeait le dîner qu'elle lui avait préparé, ce qui ne l'empêcha pas de dire, sans se retourner, alors qu'il tendait la main pour saisir une deuxième banane :

- Arrête de te goinfrer ! Que ton père va encore dire que c'est de ma faute, si tu es gros !

Elle fit une pause, pour donner plus de poids à ses paroles, et prononça d'un ton inspiré :

« Écoute bien ce que je vais te dire : tu t'en repentiras d'être gourmand, comme ça !

Il se glissa dehors, pour aller chercher une barre de Toblerone dans sa cachette habituelle. Ni son père ni Paulette n'auraient jamais eu l'idée d'aller perquisitionner dans les cartons marqués « S », au fond du garage. Il y gardait ses friandises, parmi les albums photo.

Tout ce qui avait appartenu à sa mère se trouvait entreposé là.

Toutes ses photos, aussi.

Joël Letréaux ne supportait pas de voir quoi que ce soit qui le fasse

penser à sa défunte épouse : ça le rendait trop malheureux. Malgré tout, il ne voulait ni donner ni jeter ses affaires. Tout était là, dans ces boîtes.

Ange pensait que cela aurait bien arrangé son père de pouvoir le ranger, lui aussi, dans un de ces cartons.

Il regrettait qu'il ne l'ait pas fait.

Il allait encore à la maternelle quand il avait commencé à fouiller les dépouilles de sa mère – c'était un bon moyen de passer le temps, les jours de pluie. Il avait tout de suite mis la main sur les photos.

C'est comme ça qu'il avait compris qui était cette femme en robe rouge qu'il était le seul à voir. Il avait compris aussi pour quelle raison elle n'entrait jamais dans la maison : elle devait se sentir mise à la porte.

Elle portait la tenue qui semblait avoir été sa préférée de son vivant, vu le nombre de clichés où elle la portait : une robe courte toute simple et droite, sans manches, d'un rouge éclatant, et des bottes assorties qui montaient jusque sous le genou, avec de hauts talons carrés.

Cette femme en rouge, c'était sa mère.

Sylvia.



Pour manger son Toblerone, il s'installa sur le muret qui entourait le jardin, devant la maison, juste à l'endroit où un buisson de lilas aux feuilles jaunies le dissimulait à la fenêtre de la cuisine et aux regards de Paulette. Le chocolat était mou et fondait sur ses doigts. Il faisait infernalement chaud, pour un mois d'octobre. D'ailleurs, les feuillages étaient plus roussis et parcheminés par le soleil que rougis par le froid – il ne faisait jamais froid, ici.

Il était juste en face de la maison des nouveaux voisins. Elle avait été construite dans les années 70, comme toutes celles de ce quartier résidentiel. Le rez-de chaussée était surélevé au-dessus du garage. Une galerie courait sur toute la longueur de l'étage et faisait tout le tour de la maison.

Le camion de déménagement était parti, mais les portes du garage étaient ouvertes et il y avait de la lumière. Ange espérait que les nouveaux voisins allaient sortir et qu'il pourrait encore les voir.

Il fut récompensé de sa patience : ils émergèrent tous les deux du garage. Lui portait une longue et large planche qui avait l'air assez lourde ; elle portait une perceuse à la façon dont les espionnes sexy

tiennent un flingue, dans les films.

En fait, la planche était une enseigne, qu'ils entreprirent d'accrocher sur la clôture de leur jardin, entre l'entrée piéton et l'accès voiture. Elle maintenait l'enseigne de son mieux, pendant qu'il prenait les marques pour la fixer.

K U S T O M K U L T M E C H A N I C
SPÉCIALISTE VOITURES AMÉRICAINES
'50s '60s '70s
CUSTOMIZING - MÉCANIQUE - VENTE

« Whow ! D'enfer ! » se dit Ange Letréaux. « En voilà des gens avec qui on a tout de suite envie de faire connaissance ! » Et il se prit à rêver, qu'un jour, ce type lui proposerait de l'emmener faire le tour du pâté de maisons dans sa caisse !

Pop ! Son beau rêve explosa : il y avait zéro chance qu'un type comme ça s'intéresse à un gosse trop nul comme lui.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Illustration : © A.P., 2016. Tous droits réservés.

Il n'y avait que les autres gosses qui s'intéressaient à Ange – pour se moquer de lui ou le brutaliser - ; les adultes, eux, semblaient ne pas se rendre compte de son existence.

Même Sylvia l'ignorait.

Elle lui tournait le dos, le plus souvent. Elle ne le regardait jamais. Elle avait toujours les yeux dans le vide. Elle ne lui avait jamais adressé la parole et ne semblait pas l'entendre, quand il lui parlait. En fait, Ange était convaincu qu'elle n'avait absolument aucune conscience de sa présence.

Il était invisible pour sa mère, comme elle-même était invisible pour tout autre que lui.

Ce qui était fou, c'est qu'elle semblait absolument inconsciente de ce qui se passait autour d'elle. Peut-être n'était-elle qu'une image résiduelle privée d'âme.

Elle n'était pas toujours là. Parfois, elle disparaissait pendant des semaines, et puis Ange levait la tête et la trouvait assise sur l'appui de sa fenêtre ou le bureau du professeur, au collège. Pour le moment, elle était posée juste en face de lui, sur la balustrade de la galerie des nouveaux voisins.

On aurait pu jurer qu'elle les regardait, mais Ange savait qu'il n'en était rien.

Bon, c'est vrai qu'ils sortaient de l'ordinaire, ces gens-là. Peut-être étaient-ils suffisamment étonnants pour être remarqués même par une morte.

Quand même, l'enseigne paraissait lourde, pour les jolis bras de la nouvelle voisine, et Ange mourrait d'envie de l'approcher et d'entendre le son de sa voix. Et puis, d'où il se trouvait, il discernait mal leurs tatouages qui le fascinaient.

« Allons, se dit-il. Va leur offrir ton aide. Tu n'auras sûrement pas d'autre occasion de les voir d'aussi près. »

Et il se lécha soigneusement les doigts, pour les nettoyer de toutes traces de chocolat.

Il s'engagea sur la chaussée, tout rougissant.

La voisine avait levé la tête et le regardait en souriant gentiment – quelle était belle ! Elle avait compris qu'il venait l'aider.

Ange n'avait pas fait trois pas qu'il se figea sur place, le visage soudain décomposé, stoppé dans son élan par une voix trop bien connue qui lançait dans son dos :

- Mais c'est le gros lard !

C'était la voix de Kevin Saint-Michel.

Ange se maudit : absorbé par ces fascinants nouveaux voisins, il avait oublié de vérifier que la voie était libre.

Kevin Saint-Michel et son acolyte, Marco Leriche, s'approchaient en ricanant méchamment.

- Mais t'as pas nettoyé mes pompes avec ta langue, aujourd'hui, gros bouffon ! lui cria Kevin.

- Au pied, pédale ! ajouta Marco.

Ange fit volte-face et courut vers sa porte aussi vite que ses grosses jambes tremblantes le lui permettaient. Ses deux persécuteurs se lancèrent à sa poursuite, en le menaçant :

- Je vais te mettre ta mère, gros pédé !

Ange avait atteint sa porte. Il arracha la clé qu'il portait autour du cou, attachée à un lacet, et chercha le trou de la serrure d'une main tremblante. Ils étaient déjà là, ils allaient le saisir, et il ne trouvait pas le trou. Affolé, Ange ne put se retenir, et il se pissa dessus, lamentablement.

C'est ce qui le sauva : ses deux persécuteurs se tordirent de rire, au pied du porche.

- Whaaaaaaaaa ! Ha ! ha ! ha ! Il s'est pissé dessus !!!

Miraculeusement, il trouva le trou de la serrure et ouvrit la porte.

Il la claqua derrière lui, au nez de ses persécuteurs, et se laissa tomber sur le paillason en pleurant de la peur qu'il avait eue autant que d'humiliation.

Il aurait voulu mourir tout de suite. Mais avant, ces deux-là, il aurait voulu pouvoir les tuer.

Demain, toute l'école saurait qu'il s'était pissé dessus. Probable que d'ici dix minutes, toute sa classe serait déjà en train de se foutre de lui sur Facebook.

Et en plus, ça lui était arrivé devant ces nouveaux voisins si cools ! Jamais Ange ne pourrait se résoudre à les regarder en face.

Oh ! Comment faire pour ne plus jamais aller en classe ?

Comment faire pour partir de cette ville ?

Comment faire pour mourir tout de suite ?

Paulette arriva sur ses entrefaites, l'invective à la bouche :

- Dis, tu crois que je n'ai pas assez de travail, dans cette maison ?

Doux Jésus, un gosse de douze ans qui se pisse encore dessus !

Elle levait les yeux et les bras, pour prendre le plafond à témoin.

« Va mettre tes vêtements dans la machine et lave-toi, pisseur ! Tu devrais avoir honte !

Dix minutes plus tard, lavé et changé, Ange put voir, de la fenêtre de sa chambre, par-dessus l'épaule de Sylvia, Kevin et Marco bras dessus bras dessous avec le nouveau voisin.

Il leur montrait le moteur de sa voiture.

Cela ne l'étonna même pas : la plupart des adultes aimaient bien

Kevin et Marco. Des gosses un peu dissipés mais beaux, chacun dans son genre, pleins de charme et de vitalité – Kevin avait même tourné dans une publicité pour des biscuits ! De vrais mecs, quoi !

Ange passa une soirée d'angoisse à scruter les pages Facebook de ses deux agresseurs. Il s'était servi d'un pseudo, pour s'ouvrir un compte qui ne lui servait qu'à accéder à ce que ces deux-là disaient de lui. Il n'en avait pas d'autre usage : il n'avait pas d'amis ; il n'avait que des persécuteurs.

Ni Marco ni Kevin ne publièrent rien, ce soir-là.

C'était vraiment bizarre.

Ange était souvent la vedette de leurs posts.

Ils s'amusaient à lui voler ses affaires et à se les lancer de l'un à l'autre, dans la cour de l'école, pour l'empêcher de les récupérer. Ils lui faisaient des croche-pieds, lui bottaient le cul, lui balançaient ses lunettes dans les plates-bandes, pour le voir tâtonner à quatre pattes pour les retrouver. Ils lui collaient en douce des post-it qui le traitaient de bouffon, sur son sac à dos ou sur son blouson. Ils le forçaient, à grands coups de poings dans le ventre, à dire des choses pendant qu'ils le filmaient et ils passaient ça sur FB – des trucs du genre : « Je suis une grosse merde » ou « Je m'appelle Ange, parce que j'ai pas de bite » ou encore pire : « Anaïs, est que

tu veux sortir avec moi ? » - Anaïs était la plus jolie fille de la classe.

Ange était leur vidéo-gag.

Et comme, même sans stimulus, Ange était ridicule, ils n'avaient qu'à le regarder vivre.

Ils s'amusaient souvent à le filmer pendant les cours de gym : Ange en train d'essayer de grimper à la corde raide, ou de laisser passer tous les buts, ou de se prendre un ballon dans la poire... Comique inépuisable.

Pour ce soir, ils étaient trop morts de rire pour avoir pu le filmer - en tout cas, Ange l'espérait -, mais cela ne les empêcherait pas de diffuser la nouvelle.

Pourtant, silence radio.

Rien du tout.

Ange ne savait pas s'il devait en être soulagé ou encore plus inquiet.

Que préparaient-ils donc ?

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Le lendemain, au collège, Ange rase les murs, dans l'espoir de passer inaperçu. Si Kevin et Marco n'avaient pas encore publié qu'il s'était pissé dessus, ça ne pouvait être que parce qu'ils méditaient de le filmer en direct, quand ils annonceraient ça. De préférence au moment le plus embarrassant.

En fait, ni l'un ni l'autre n'était là.

Bon, ce n'était que reculer pour mieux sauter, mais ce répit lui remonta un peu le moral.

Ils étaient peut-être gravement malades.

Peut-être même allaient-ils mourir !

Ah ! Si seulement les pensées pouvaient tuer !

Sans doute qu'alors, Kevin et Marco le hanteraient de la même façon que Sylvia – Ange était persuadé que c'était parce qu'il l'avait tuée en venant au monde, que sa mère lui apparaissait.

L'âme de la victime qui se venge en hantant son assassin.

Eh bien, il était prêt à supporter la présence permanente des fantômes de ses deux harceleurs. Sylvia n'était pas encombrante.

Et même si Kevin et Marco ne se contentaient pas du rôle de

spectres pacifiques, seul Ange les verrait et les entendrait. C'était le principal.

À seize heures, son sac en toile kaki sur l'épaule, Ange rentra chez lui. Seul, comme toujours.

Malgré son angoisse, ç'avait été une bonne journée.

Pour une fois, personne ne s'était moqué de lui ; personne ne lui avait adressé la parole ; personne ne l'avait regardé, pas même les profs. Même Sylvia ne s'était pas manifestée.

Il savait bien qu'il ne s'agissait que d'un répit, mais plus il se rapprochait du havre de sa maison, plus il avait l'impression de mieux respirer. Pour aujourd'hui, il ne restait que Paulette à affronter et, au moins, celle-ci n'avait pas de compte Facebook.

En tournant dans sa rue, il vit le nouveau voisin qui fumait une cigarette, adossé à sa caisse trop d'enfer.

Sylvia fit son apparition. Assise sur le capot, jambes croisées. Sexy. Dans sa robe rouge, elle semblait poser pour une de ces photos de pin-up qu'Ange aimait tant.

Il baissa le nez, courba les épaules et pressa le pas.

Il aurait voulu pouvoir devenir aussi invisible que Sylvia.

- Hé, mec !

C'était le nouveau voisin qui l'appelait.

Le cœur d'Ange se mit à battre la chamade : non seulement ce type l'avait vu se pisser dessus, mais en plus il avait sympathisé avec ses persécuteurs ! Sûr et certain qu'il voulait se moquer de lui, lui aussi.

Ange se mit à courir.

Une main s'abattit sur son épaule. Il crut qu'il allait encore se pisser dessus.

C'était le voisin.

« Salut, mon pote !

Ange lui jeta un regard effrayé, par dessus son épaule.

« Je m'appelle Rémi. Rémi Daimon. Ma femme et moi, on vient d'emménager en face.

Il lui tendait la main, un large sourire aux lèvres.

Bouche bée, Ange le regarda en clignant des yeux, comme devant le soleil. Sur ses bras, il distingua des serpents verdâtres qui s'enroulaient autour de têtes de mort, de roses rouges et d'épées ensanglantées, sur fond de nuages d'orage et d'éclairs.

« C'est bien toi, qui habites là ? continua le voisin, avec un mouvement de menton vers la maison des Letréaux.

Ange opina du bonnet sans piper mot, mais ça n'eut pas l'air de déranger le type.

« Tu vois, je suis garagiste.

Ange ne répondait toujours rien.

« Écoute, continua Rémi Daimon sans se décourager, moi aussi, on me pourrissait la vie, quand j'étais même. Alors, j'ai appris la boxe. Crois-moi, une fois que j'ai flanqué une raclée au plus costaud de l'école, tout le monde m'a foutu la paix.

Après un bref silence, il ajouta :

« Si tu veux, je peux t'apprendre à te battre.

Ange avala sa salive, avant d'oser dire d'un ton de défi :

- Et Kevin et Marco, vous leur apprenez, aussi ?

Il était gros ; il était lâche ; il était ridicule ; mais il ne fallait tout de même pas le prendre pour un débile !

Le type se mit à rire.

- T'as pas tes yeux dans ta poche, toi ! C'est bien, mon pote !

Et il lui claqua l'épaule en signe de congratulation.

« En fait, je leur ai parlé. Je crois qu'ils ne t'ennuieront plus. Ils t'ont laissé tranquille, aujourd'hui, non ?

- Ils étaient pas là, aujourd'hui.

- Vraiment ? Eh bien, c'est un bon début, tu ne crois pas ?



- **G**arde tes poings devant ta poitrine. Frappe droit devant.

Il mimait le mouvement tout en parlant, battant l'air de ses poings.

« Concentre-toi Angie, faut pas faire de demi-cercle avec ton bras ! Tu chasses les mouches, là ! Cogne droit devant toi, avec tout le poids de ton corps.

Rémi Daimon maintenait le gros sac de frappe en cuir craquelé qui pendait du plafond, au milieu du garage, et encourageait Ange à taper dedans comme un sourd. Il lui avait bandé les poings, pour qu'il ne s'écorche pas sur le cuir.

« Faut y mettre toute ta rage, tu piges ? Faut aller la chercher tout au fond de tes tripes et la projeter de toutes tes forces sur ce sac. Vas-y hurle, ça t'aidera ! Brame comme un cerf, mec !

Ange cria. Un pauvre petit cri suraigu. Ridicule.

« C'est quoi ce bêlement ? s'indigna Rémi. Du fond des couilles, j'ai dit !

Et il poussa un profond mugissement qui laissa Ange bouche bée.

« Avec moi à trois ! Un ! Deux ! Trois !

Ils hurlèrent comme des fous à plusieurs reprises. Jamais Ange

n'avait vécu d'expérience aussi étrange.

« Oui, comme ça ! Vas-y en cognant, cette fois.

Ange eut l'impression que le cri qu'il poussa alors ne sortait pas de son gosier mais qu'il résonnait à travers l'espace, venu du fond des âges. Il en resta stupéfait.

« Voilà ! Joli coup ! le congratula Rémi Daimon. Tu as des dispositions, Angie ! Tu vas voir, tu vas vite te muscler. Viens tous les jours après l'école, si tu veux.

Pour l'heure, Ange suait à grosses gouttes et cherchait son souffle.

« Essaie d'envoyer un coup de pied, lui ordonna Rémi.

Ange perdit lamentablement l'équilibre et se retrouva sur les fesses – heureusement que ni Kevin ni Marco n'étaient là pour le filmer !

« Bon ! Ça va pour aujourd'hui. C'était vraiment bien, pour une première fois.

Le gamin en doutait mais il rayonnait de bonheur, malgré tout. C'était bien la première fois que quelqu'un l'encourageait. Et en plus, c'était ce nouveau voisin si cool. À le voir si balèze, Ange avait du mal à croire qu'on l'avait persécuté, quand il était gosse. Il avait plutôt l'air d'avoir été le caïd de l'école !

Peut-être, qu'un jour, Ange pourrait devenir un homme comme lui.

Bon, il y avait du boulot ! C'était pas gagné !

« Quand tu te seras un peu dérouillé, tu devrais venir courir avec moi, de temps en temps, reprit son nouveau dieu. Ça te mettra en

grande forme, tu verras. Moi, je cours une heure tous les matins, avant le petit-dej'.

Ange opina du bonnet tout en tâtonnant sur l'établi pour retrouver ses lunettes, il n'avait plus assez de souffle pour répondre.

Remarquant l'épuisement de son novice, Rémi proposa :

« Tu veux un Coke ?

Sans attendre de réponse, il fit un pas hors du garage et, levant la tête vers l'étage, appela :

« Hé ! Mora ! Tu nous apportes des Cokes, baby ?

- J'arrive, sugar ! répondit une belle voix rauque.

Une voix à tomber amoureux sur le champ.

Ange faillit se sauver : la nouvelle voisine si sexy ! Et elle aussi l'avait vu se pisser dessus. Il voulait mourir tout de suite !

C'est avec cet affreux courage résigné que donne l'habitude d'être humilié qu'il la regarda entrer dans le garage, nimbée des rayons dorés du soleil de la fin d'après-midi. Elle portait une légère et courte robe blanche à motifs noirs, très décolletée, qui semblait comme nouée sous ses seins. Entre ses mains, un plateau avec trois canettes et une assiette de cookies.

- C'est Ange, my love ! Ange Letréaux. Il habite juste en face, le présenta Rémi. Angie, voilà Mora, ma femme.

- Salut, Angie ! Alors, c'était bien, l'entraînement ? lui dit-elle en souriant.

- C'était un bon début, répondit Rémi à sa place.

Ange, lui, était comme subjugué et incapable de répondre. Elle avait des cerises tatouées derrière les oreilles ! Ange n'avait jamais vu ça. Sur sa peau à elle aussi les serpents ondulaient et les têtes de morts se mêlaient de roses rouges. Il remarqua alors que le tissu de sa robe était semé du *Jolly Roger* des bateaux pirates. En prenant son Coca, il ne put s'empêcher de loucher dans son décolleté. Il devint rouge comme un gratte-cul et faillit renverser le plateau. De se sentir si ridicule, les larmes lui montèrent aux yeux.

Les Daimon s'employèrent à mettre le gosse à l'aise.

Ils lui montrèrent leur voiture, lui firent visiter le garage, lui expliquèrent les aménagements en cours. Tout au fond, Rémi était en train d'insonoriser une pièce. Au beau milieu, trônait un vieux sofa défoncé.

- C'est le studio de répétition, expliqua-t-il. On fait partie d'un groupe de rock. On joue le week-end dans des bars ou dans des fêtes, ce genre de truc.

Ange avait l'impression de rêver : ça n'existait pas en vrai, des gens comme ça !

- Et tu verras, dimanche : l'installation de l'atelier du Kustom Kult Mechanic sera terminée et j'amènerai les autres voitures. On ira

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

faire un tour en Mustang, Angie !



Le retour à la maison avait été toute une histoire : Ange avait oublié de prévenir Paulette qu'il était chez les voisins. Il était tellement en retard que la vieille dame avait appelé le collège, où personne n'avait répondu – ils étaient bon pour une lettre de protestation, ces feignants-là ! -, et finalement averti Joël Letréaux, qui avait annulé ses rendez-vous pour rentrer immédiatement. C'est lui qui avait accueilli Ange à la porte de chez eux et l'avait longuement sermonné, non pour avoir passé du temps chez les voisins, mais pour n'en avoir pas averti sa nounou. Ange lui avait alors demandé la permission de passer chaque après-midi, après l'école, chez les Daimon, pour y apprendre la boxe.

- La boxe ? s'était étonné Joël.

- Tu dis toujours qu'il faut que je fasse du sport, avait rusé l'enfant.

Son père essayait sans succès de l'intéresser à un sport quelconque, depuis des années. Il lui offrait, à chaque anniversaire et à chaque Noël, des accessoires qu'Ange n'utilisait jamais. Patins à roulette et jeux de croquet, raquettes de tennis et de badminton, ballons de foot et de hand, vélos et trottinettes s'entassaient

intouchés dans le garage, près des cartons marqués « S ». Il n'y avait que le skate dont Ange se servait parfois - au grand déplaisir de Paulette Billédoux -, pour aller plus vite de sa chambre à la salle de bain, quand il avait une urgence pipi au beau milieu d'un jeu en ligne.

- Certes, avait répondu Joël, mais ces gens-là travaillent, ils n'ont certainement pas le temps de s'occuper de toi.

- Mais, c'est eux qui me l'ont proposé ! gémit Ange.

C'est alors que Paulette était intervenue :

- Ah ! Mon Dieu ! Ils lui ont sûrement donné de la drogue !

Joël Letréaux avait haussé les sourcils :

- De la drogue !

- Mais c'est que vous ne les avez pas vu, vous ! Des voyous ! Des drogués !

- C'est pas vrai ! s'était passionnément interposé Ange. Ils sont super gentils !

- Oui ! avait contré la vieille dame. Ils sont gentils, aujourd'hui. Et quand tu seras devenu dépendant à leurs drogues, ils te forceront à aller voler de l'argent à ton père !

- Mais ils m'ont rien donné !

- Ah, non ? avait demandé Paulette, une lueur farouche dans l'œil. Pas même un verre d'eau ou de jus de fruit ?

- Je veux dire qu'ils m'ont pas donné de poudre bizarre ou de

pilule... enfin pas de drogue, quoi !

- Ha ! Mais c'est comme ça qu'on te drogue, sans que tu le saches ! Ils l'ont dit au journal, l'autre jour. On t'offre quelque-chose à boire et tu ne sais pas qu'il y a de la drogue dedans, et c'est trop tard ! Tu es drogué et il faut que tu leur achètes leurs saletés !

- Allons ! était intervenu Joël. Qu'est-ce que c'est que cette histoire encore ?

Il lui avait fallu un bon quart d'heure pour démêler les positions contradictoires de la nounou et de l'enfant et il s'était décidé à aller se rendre compte par lui-même de ce curieux et controversé voisinage.

Les Daimon l'avaient très bien accueilli : Rémi lui avait fait visiter le garage et Mora lui avait offert un jus de fruit, que Joël avait pris le temps de humer avant de le boire avec circonspection. Ils lui avaient affirmé qu'Ange pouvait venir taper sur le vieux punching-ball de cuir autant qu'il le souhaiterait.

Rémi Daimon avait raconté qu'il allait tous les deux ans aux États-Unis, pour acheter de de vieilles voitures à bas prix, qu'il importait et réparait, avant de de les vendre à des passionnés et des collectionneurs. Il assurait aussi leur entretien, puisque les garagistes de maintenant n'étaient plus formés à la mécanique

pure : la plupart étaient incapables de régler ces bijoux anciens.

Joël avait été favorablement impressionné. Le nouveau voisin était plus un antiquaire spécialisé qu'un garagiste, en somme - conservateur par nature, Joël Letréaux aimait les antiquités. Finalement, il avait trouvé ces gens-là tout à fait corrects, sous leurs tatouages, et le jus de fruit ne contenait assurément rien d'autre que des fruits. Ils ne lui faisaient pas du tout l'effet de drogués, aussi donna-t-il à Ange l'autorisation de passer chez eux de temps en temps. Au fond, il ne désirait qu'une chose : qu'on ne l'embête pas avec l'emploi du temps de son fils.

- S'il vous ennuie, avait-il dit aux voisins, n'hésitez pas à le mettre à la porte.

Paulette avait très mal réagi à cette nouvelle. Elle prédit les pires calamités quant à l'avenir de son pupille, mais Joël ne l'écouta pas – soit il s'en moquait, de la façon dont tournerait son fils, soit il soupçonnait chez Paulette la crainte de n'être plus nécessaire, comme nounou. Il décida d'acheter à Ange un téléphone portable – après tout, il avait maintenant l'âge d'en avoir un -, afin que Paulette puisse le joindre à tout moment..



Une effervescence régnait dans la cour du collège : les élèves se groupaient et discutaient avec de grands airs de consternation. En tendant l'oreille, Ange surprit quelques mots : « Empoisonnés ! Ils se sont empoisonnés ! Tous les deux ! »

C'est le proviseur qui vint en personne l'annoncer à la classe, dès le début du premier cours. Leur professeur de Français avait l'expression tragique et les yeux rouges, et elle leur demanda de faire silence d'une voix douce, sans s'énerver, comme elle en avait l'habitude.

Le proviseur se planta au milieu de l'estrade, le visage grave.

- Mes enfants, fit-il, j'ai quelque chose de terrible à vous apprendre. Deux élèves de cette classe ont été victimes d'un malheureux accident. Il s'agit de Kevin Saint-Michel et Marco Leriche. Ils sont décédés tous les deux.

Un murmure courut par la classe comme une vague. Un sanglot s'éleva, dans un coin. Ange vit trois filles rapprocher leurs têtes en pleurant. Pour sa part, il avait plutôt l'impression d'entendre le chant des anges. Plus jamais ces deux petites brutes ne le cogneraient !

Plus jamais ils ne le filmeraient ! Plus jamais ils ne se foutaient de lui ! Plus jamais ils ne l'humilieraient sur Facebook !

Ha ! ha ! Essayez donc de vous connecter sur les réseaux sociaux depuis l'au-delà, les gars !

Fabien Donatti, le cafard de la classe, leva la main.

- Oui ? s'enquit le proviseur.

- Qu'est-ce qui leur est arrivé, monsieur ? demanda Fabien.

C'était ce que se demandait tous les élèves, mais personne d'autre que le faux-cul n'avait osé poser la question.

- Marco et Kevin se sont empoisonnés accidentellement en mangeant des baies d'if.

C'était tellement improbable, qu'Ange se demanda si ce n'étaient pas ses pensées de meurtre qui avaient eu raison des deux affreux. Il jeta un regard circulaire, pour s'assurer que les âmes des disparus ne le hantaient pas mais, en fait de fantôme, il n'y avait que Sylvia dans sa robe rouge, posée sur un bureau, au fond de la classe.

« Mes enfants, reprit le proviseur, que ce malheur, qui a frappé vos camarades, vous soit une leçon : il ne faut jamais – JA-MAIS - manger de baies, de plantes, de fruits ou de champignons sauvages sans demander la permission d'un adulte qui s'y connaisse. Les pharmaciens sont formés à reconnaître les substances toxiques, vous pouvez vous adresser à eux.

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

Le soir, Ange mit Rémi Daimon au courant, tout en tapant comme un sourd sur le sac de frappe.

- Eh bien, voilà deux terreurs qui ne terrifieront plus personne, dit celui-ci avec flegme. Je crois que le monde se portera mieux sans eux, qu'en penses-tu Angie ?

Ange opina avec enthousiasme.



Le Kustom Kult Mechanic commençait à prendre forme : la pelouse pelée derrière la maison accueillait désormais huit vieilles américaines, à différentes étapes de rénovation.

Ange était fasciné par ses voisins : ils vivaient comme dans un film. Rémi travaillait au son des vieux tubes américains ; Mora s'habillait en pin-up des années 50 ou 60 qui aurait eu des tendances gothiques – elle adorait les motifs de chauve-souris, d'araignées et de têtes de mort. Elle cuisinait des cheese-cakes et des hamburgers.

Leur Chevrolet Bel Air 1955 noire était customisée façon gothique. Les sièges et les capitonnages étaient recouverts d'un tissu noir et blanc à grands motifs de toile d'araignée et il y avait des têtes de mort chromées partout : sur le bouchon du radiateur, sur les loquets des portières, au centre du volant... celle qui faisait office de pommeau de la boîte de vitesse avait même des brillants rouges incrustés dans les orbites. Un petit squelette en plastique était accroché au rétroviseur. Une batte de base-ball traînait sur la banquette arrière.

Presque tous les samedis après-midi, leur groupe de rock répétait au fond du garage. Au programme : Chuck Berry, Elvis Presley, Johnny Cash, Jerry Lee Lewis, The Cramps, Reverend Horton Heat... Ange assistait à toutes les répétitions. Rémi jouait de la basse et chantait ; Mora dansait et assurait les chœurs avec la femme du saxo. Les autres membres du groupe étaient aussi décalés que Rémi et Mora Daimon, fascinés par l'Amérique mythique – bien sûr, ils roulaient aussi dans de vieilles américaines. Ils juraient même en anglais :

- Fuck this shit ! criait le batteur quand une de ses baguettes cassait au beau milieu d'un rythme endiablé.

- Ho ! Surveillance ton langage ! intervenait immédiatement Mora.

Elle n'aimait pas les gens grossiers – à moins que la présence d'Ange, sur le vieux divan défoncé du studio de répétition, ne l'incitât à la sévérité. Celui-ci se moquait bien du langage dont usaient les musiciens. Pour le moment, il était fasciné par Mora, dont il était décidément de plus en plus amoureux. Par Rémi aussi, mais d'une autre façon - il s'imaginait qu'il était lui. Il avait même exhumé des cartons la vieille guitare de Sylvia et il s'essayait à en pincer les cordes en douce, au fin fond du garage de son père, où personne ne pouvait l'entendre.

Ce n'était pas très concluant. Peut-être qu'il aurait fallu accorder l'instrument.

La maison des Daimon était aussi vintage que leurs voitures et leurs chansons. Ils s'étaient construit un monde à leur image. Ils collectionnaient les films de Marilyn et d'Elvis. Ils avaient aussi tous ceux de Tim Burton et tous les *Dracula*.

Dans la cuisine, on mangeait sur une table en formica rouge à champs d'aluminium. Sur le buffet, en formica aussi mais jaune et blanc, s'exposaient une plaque publicitaire Coca-Cola et un grand panier à fruits en scoubidou tressé. Le canapé rouge du salon semblait sortir du premier album de Boule et Bill et les rideaux Ikea avaient d'énormes motifs géométriques noir et blanc, inspirés de l'architecture des années 50. Aux murs, des planches de tatouages encadrées et des affiches de films.

Ce qui semblait bizarre, c'est que la chambre d'amis était restée vide - une petite pièce toute blanche, sans un seul meuble -, alors que les Daimon couchaient souvent les copains attardés sur le divan rouge du salon.

Chez Ange, la chambre d'amis du rez-de-chaussée était complètement meublée, il y avait même des draps au lit, mais il ne se rappelait pas d'y avoir vu coucher quiconque. Il faut dire que Joël

n'avait pas plus d'amis que son fils – il n'en avait pas le temps.

Curieusement, Mora n'était ni serveuse dans un milk-bar ni employée d'une maison de pompes funèbres - elle avait un boulot bien banal ; elle était préparatrice en pharmacie.

Ça faisait toujours un drôle d'effet à Ange, de la voir dans sa blouse blanche et verte, quand il passait devant la pharmacie du centre ville, en rentrant du collège.

Debout derrière le comptoir, avec ses tatouages cachés par la blouse et le pantalon d'uniforme blanc, et ses cheveux lâchés qui lui effleuraient sagement les épaules et dissimulaient les grappes de cerises tatouées derrière ses oreilles, elle ressemblait presque à une première communiant. Les mèches de sa frange, teintées en un blanc éclatant lui faisaient comme une auréole.

Mora avait expliqué à Ange qu'elle cachait ses tatouages pour aller travailler parce que, dans les pharmacies – et surtout les pharmacies des petites villes comme la leur -, la clientèle compte beaucoup de personnes âgées qui auraient pu être choquées et la prendre pour une *voyoute*. Fort d'entendre toute la journée les commentaires de Paulette Billédoux sur les Daimon, Ange se rendait compte que Mora avait raison.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Ange faisait la queue, devant la caisse du supermarché, avec Paulette. Elle refusait de s'y rendre seule, depuis qu'on avait parlé dans le journal local de la bande de garnements qui squattaient dans le parking et bousculaient les vieilles dames pour leur arracher leur sac. Ils s'étaient récemment illustrés, en battant presque à mort un jeune de vingt-et-un ans trop bronzé à leur goût. Tous avaient été relâchés, faute de preuves et de témoins. Paulette savait bien qu'elle avait la bonne couleur mais, comme ses courriers auprès du supermarché et de la municipalité réclamant la mise en place d'un service d'ordre étaient restés lettres mortes, elle craignait pour son porte-monnaie. Ange ne voyait pas ce qu'il aurait pu faire pour elle, en cas d'attaque, à part peut-être se pisser dessus une fois de plus. Bref, il était donc à la caisse, avec Paulette ; Mora patientait à la caisse d'à côté. Ange s'était coulé près d'elle pour l'embrasser, et il serait resté avec elle si Paulette ne l'avait attrapé ferme par le col, pour le ramener à son côté. Comme elle avait son visage des mauvais jours, Ange n'avait pas même tenté de résister. Il s'était contenté d'adresser un regard navré à Mora qui avait haussé une

épaule, en signe d'impuissance – il y avait des mois qu'elle essayait de séduire Paulette, en vain. Incorruptible, la nounou.

C'est alors que leur attention avait été détournée par les glapissements de la vieille Mme Auburger, qui s'en prenait à la nouvelle caissière. Celle-ci avait osé lui dire que c'était à l'accueil qu'elle devait s'adresser pour les erreurs de prix. La vieille peau refusait d'entendre que la jeune fille ne pouvait pas lui rembourser elle-même ses vingt-deux centimes et elle se mit à pousser des cris d'orfraie et à traiter la caissière d'incompétente et de voleuse. La gamine, déjà stressée par son premier jour de travail, se mit à pleurer. Quand le directeur était arrivé, Mme Auburger avait affirmé sans rougir que la caissière l'avait insultée. C'était alors que Mora était intervenue, pour défendre la pauvre gosse qui sanglotait.

- Vous osez me traiter de menteuse ! s'était indignée la vieille en fixant avec mépris les tatouages de Mora.

- Ouais, j'ose, avait répondu Mora très calmement. Parce que c'est ce que vous êtes.

Le directeur avait l'air dans l'expectative, mais à voir son expression devant les serpents et les têtes de mort de la jeune femme, il allait certainement prendre le parti de la respectabilité. Ange allait s'élancer pour soutenir Mora, mais Paulette, le visage fermé, l'avait fermement retenu par l'épaule. Finalement, un vieux monsieur avait aussi pris la défense de la caissière, et Mme Auburger était partie

furieuse.

Le soir, après sa leçon de boxe, Mora avait demandé à Ange :

- Tu la connais, toi, la vieille peau qui a fait son scandale au supermarché ?

- Tout le monde la connaît ! C'est madame Auberge, la terreur de la ville.

- Ah, ouais ? Méchante à ce point ?

- Mauvaise, t'as pas idée ! Tout le temps en train de râler sur tout le monde. Son plaisir, c'est de créer des problèmes aux gens. Elle s'est arrangée pour faire virer la vendeuse de la boulangerie et le balayeur de sa rue. Elle surveille les gosses de ses voisins, pour aller les dénoncer à leurs parents, s'ils font des c...

Il se rappela soudain que Mora n'aimait pas que l'on parle mal.

« Hum, reprit-il, s'ils font des bêtises. Et même des fois, elle en invente. Quand elle s'est rendue compte que l'un d'eux fumait des pétards et tout, elle est carrément allée dire à la police qu'il vendait de la drogue. Paulette l'admire beaucoup.

- Pfff... Je hais ce genre qui se donne un air vertueux pour faire les pires horreurs ! Il y a vraiment des gens qui ont un mauvais fond ! Enfin, heureusement, elle n'en a plus pour longtemps.

- Hein ? s'était étonné Ange.

- Bin, elle est vieille, non ? Bientôt, elle va mourir.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Ange était devant son ordinateur, comme chaque soir, mais il n'arrivait pas à se concentrer sur son jeu, si bien qu'il était mort une bonne dizaine de fois en dix minutes et que tous les autres joueurs en ligne semblaient s'être lassés de le ressusciter.

Il faut dire que ses regards se tournaient irrésistiblement vers la fenêtre, d'où il voyait la fenêtre éclairée de la cuisine de Mora et son ombre qui passait et repassait. Ange était amoureux. A-MOU-REUX ! Il aurait voulu ne jamais la quitter des yeux. Ça le rendait encore plus gauche et timide avec elle qu'il ne l'était déjà.

Il s'endormait chaque soir en fabulant les histoires les plus extravagantes où il lui sauvait la vie de mille façons plus impossibles les unes que les autres et où elle finissait toujours par le prendre tendrement dans ses bras.

Il s'imaginait ses seins qui se pressaient contre sa poitrine et il s'endormait en se visualisant le nez collé contre les cerises tatouées derrière son oreille, le visage enfoui dans ses cheveux sombres, pendant qu'elle lui murmurait de sa voix rauque combien elle l'aimait.

Il avait parfois tenté de fantasmer plus loin, mais il n'y arrivait pas. Enfin, si, il y arrivait, bien sûr, mais ça le rendait mal à l'aise. Mora était trop pour lui. Trop belle, trop impressionnante, en fait. C'était peut-être la différence d'âge entre eux, mais il ne pouvait pas se figurer en train de la pénétrer.

N'importe comment, il n'arrivait pas à se figurer pénétrant quiconque, c'était impossible.

Inimaginable.

Bref, la seule chose qu'il puisse se représenter sur son théâtre d'ombres, c'est la jeune femme tendrement penchée sur lui, les yeux dans les yeux, en train de lui manier la queue jusqu'à ce qu'il jouisse. Comme il avait honte de rêver de choses pareilles ! Mais il ne parvenait pas à s'en empêcher.

C'était la première femme bien réelle qui lui faisait un tel effet.

Même la plus jolie des filles de sa classe ne lui inspirait rien de tel. Il faut dire qu'il était tellement sur ses gardes, au collège, qu'il ne regardait les filles que pour s'assurer qu'elles n'étaient pas en train de se moquer de lui.

Les quelques scènes de cul qu'il avait trouvé sur le Net, bien qu'excitantes, lui avaient laissé une impression de malaise général : il n'y avait pour lui aucun moyen de s'identifier aux acteurs qui

étaient sur l'écran et les dimensions de leurs engins n'avaient rien de commun avec celles de son zizi.

Était-il anormal de ce côté-là aussi ? Trop gros de partout, sauf de là où ça l'aurait arrangé. Gros lard à micro-bite. Un ange, quoi ! Un chérubin !

Et puis les femmes qu'on voyait dans ces vidéos... il n'était pas sûr de les trouver attirantes. En fait, leur nudité lui inspirait plus de curiosité que de désir.

Une curiosité empreinte de dégoût.

Quant à l'acte sexuel en lui-même... Ange pouvait bien se branler devant, il n'arrivait pas à se figurer lui-même faire de telles choses. Et puis avec qui ?

Non, le cul qu'on trouvait en ligne, ça lui semblait s'adresser à d'autres que lui et, en réalité, ça le déprimait. C'était des trucs qui ne concernaient pas les bouffons de gros lards comme lui.

Ce qu'il préférait, pour se toucher, c'était certains passages des livres de sa mère, ceux des caisses marquées « S », cachées dans le fond du garage. Il y avait une édition qui lui plaisait tout particulièrement - celle avec des pin-up années 50 sur la couverture. C'étaient tous des Boris Vian. C'était à cause des pin-up, qu'Ange les avait lus et ça lui avait bien plu.

Et quand il était tombé sur les passages chauds, alors là ! on peut dire que ça avait été une révélation. Surtout ceux de *Et on tuera*

tous les affreux - peut-être parce que les deux héros masculins étaient puceaux.

Alors il avait décidé de lire tous les livres de Sylvia. Après en avoir dévoré deux sans le moindre passage de cul, il les avait feuilletés, un par un, pour sélectionner les *bons*, et s'était constitué une petite bibliothèque personnelle, au fond du garage, qui alimentait ses fantasmes.

C'était là qu'il cachait aussi ses réserves de sucreries. Dans la caisse qui contenait les albums photo.

Abandonnant son jeu en ligne, Ange descendit l'escalier sans prendre trop de précautions : le bruit de ses pas était largement couvert par les hurlements qui s'échappaient du poste télé - Paulette Billédoux était un peu dure d'oreille. Il se laissa tomber à quatre pattes, pour pouvoir espionner plus discrètement par la porte du salon.

Paulette était sur le canapé, devant l'écran, et il y avait fort à parier qu'elle n'en bougerait pas avant que Joël ne soit rentré. Et il ne rentrait jamais avant vingt-deux heures.

Ange passa comme une ombre devant la porte ouverte du salon et sortit en enjambant la fenêtre de la chambre d'amis. De buisson en buisson, il gagna la rue, qu'il traversa furtivement

C'était bientôt l'été, il faisait déjà infernalement chaud et les vitres restaient ouvertes. Mora n'était pas dans la cuisine, bien que la lumière y soit toujours allumée. Ange se glissa jusqu'à la fenêtre du salon, où clignotait la lueur bleutée de la télé. Ce qu'il vit le changea en statue de sel : Mora, le dos au téléviseur, vêtue ou pour mieux dire dévêtue d'une guêpière noire lacée dans le dos, de longs bas noirs et de talons aiguilles, chevauchait langoureusement Rémi, affalé dans le canapé. Les serpents qui s'enroulaient sur sa jambe semblaient prendre vie. Ils ondulaient au rythme de sa chevauchée. Rémi lui malaxait les fesses rythmiquement.

C'est alors que Sylvia se matérialisa dans la pièce. Posée sur la télé comme un bibelot, elle semblait regarder le couple mais ses yeux restaient vides.

Ange pouvait entendre les mots d'amour entrecoupés des amants, si occupés l'un de l'autre qu'ils ne se rendaient pas compte qu'ils étaient observés. Leurs souffles se précipitèrent soudain, en même temps que s'accélérait le tempo de Mora. Ils s'enlacèrent plus étroitement, agrippés l'un à l'autre de toutes leurs forces, les muscles tendus. Mora enfouit son visage dans le cou de Rémi qui lui empoigna vigoureusement les hanches et la secoua frénétiquement au-dessus de son bassin à lui qui hâtait encore son mouvement.

Le dragon du creux des reins de la jeune femme semblait battre des

ails, prêt à prendre son vol.

Alors, Mora rejeta la tête en arrière, les yeux clos, et exhala une plainte.

Ange vit la tension des muscles de ses bras se détendre, alors que Rémi continuait à la secouer avec encore plus de frénésie. Lui aussi gémit longuement, tandis qu'elle lui caressait le visage du bout de la langue.

Ils restèrent un moment dans la même position, avant que Mora ne se laisse subitement glisser sur le canapé en se tenant la cuisse, en proférant :

- Aïe ! Une crampe ! »

Comme libéré d'un charme, Ange se rendit compte avec un sursaut qu'il était debout devant la fenêtre et que Mora et Rémi n'avaient qu'à tourner la tête pour le voir. Il n'était pas invisible comme Sylvia, lui ! Il se glissa à l'abri du mur, le cœur battant la chamade.

Il entendait les Daimon bouger dans le salon ; ils risquaient de sortir sur la terrasse. Il devait se sauver, mais il était encore trop stupéfié pour réussir à bouger.

- Comme t'es bonne, honey, lança Rémi d'un ton convaincu. C'était vraiment terrible, dans cette position !

Le bruit d'un briquet qu'on allume : il s'était pris une clope. Le claquement des talons de Mora qui s'éloignait.

- Ouais, lança-t-elle, c'était mortel !

La douche se mit à couler. Deux claquements en dièse : Mora avait enlevé ses chaussures.

- À propos, cria Rémi pour couvrir le bruit de l'eau, pour la veille salope du supermarché, qu'est-ce qu'on fait ?

- Je m'en suis déjà occupée, répondit la voix de Mora, claire malgré le ruissellement.

Cette nuit-là, ce n'est pas cette conversation qui obséda Ange, occupé qu'il était à se rappeler les serpents qui bougeaient sur la jambe de Mora et le dragon palpitant niché au creux de ses reins. Mais le lendemain... Ah ! le lendemain, ce fut une autre histoire.



Paulette arriva en retard pour préparer le petit-déjeuner. Ange n'avait pas souvenir que cela soit déjà arrivé. Un retard aussi inhabituel ne pouvait que présager un événement extraordinaire. Joël, sanglé dans son costume, prêt à partir, avait déjà commencé à préparer le café et le chocolat matinal en ronchonnant qu'il allait être en retard, quand Paulette entra, la bouche douloureuse, visiblement surexcitée.

Elle exultait toujours, quand elle avait de mauvaises nouvelles à répandre :

- Ah ! Mon Dieu ! Monsieur Letréaux, pardon d'être en retard, mais ma voisine...

- Stop ! lança Joël. Vous m'avez suffisamment retardé. Le petit-déjeuner, vite !

Vexée, Paulette serra les lèvres et fila vers la cuisine en arborant son air des mauvais jours.

Ange partit avec son père, qui le déposa au collège comme chaque matin, sans en avoir appris plus long : Paulette n'avait plus ouvert la bouche.

Mais à midi, elle avait eu le temps de se calmer et elle n'attendait que le moment de pouvoir se soulager du poids de cette nouvelle sur son déversoir coutumier : Ange.

- C'est cette pauvre madame Auburger, fit-elle le masque douloureux mais l'œil pétillant. Elle a passé cette nuit. C'est sa femme de ménage qui est venue frapper à ma porte, juste au moment où j'allais partir, ce matin. Elle l'avait trouvée morte dans son lit.

Là, Paulette fit une légère pause, pour laisser aux mots le temps d'installer l'ambiance. Ange, bouche bée, suivait de ses yeux écarquillés les allées et venues de sa nounou entre la table et la cuisinière. Il en oubliait même de porter sa fourchette à sa bouche : Mme Auburger n'était autre que la vieille salope du supermarché dont parlaient Rémi et Mora, la veille au soir. Leur conversation venait soudain de prendre un sens inquiétant.

Flattée par une attention si inhabituelle, Paulette se carra devant lui en piétinant sur ses jambes variqueuses et entra dans les détails :

« Elle ne savait pas quoi faire. Alors j'ai appelé les pompes funèbres. Mais là-bas, ils m'ont dit qu'il fallait d'abord faire venir le docteur. Je suis restée jusqu'à ce qu'il arrive, parce que la femme avait peur de rester seule avec la défunte. Et c'est vrai qu'elle vous

faisait une drôle d'impression : elle est morte les yeux ouverts, la pauvre ! Et elle a rendu du sang, avant de passer. J'ai la chair de poule en y pensant : on dirait que je la vois, tout droite sur ses oreillers avec ses yeux grands ouverts. Et la bouche aussi. Et tout ce sang sur ses dents et sa figure, qui avait coulé jusque sur le lit ! On aurait dit une brebis égorgée.

Ange était hypnotisé par les yeux brillants de Paulette, comme un oiseau par un cobra. Il déglutit et articula à voix basse :

- Mais elle est morte de quoi ?

- Dieu seul le sait ! fit Paulette en jetant un regard expressif vers le plafond. Quand le docteur est arrivé, il a dit que ça ressemblait à un empoisonnement, et il a appelé la police, poursuivit-elle dramatiquement.

Ange se sentit pâlir.

- Alors c'est un meurtre ? interrogea-t-il d'une voix ridiculement aiguë qu'il ne parvint pas à maîtriser.

- Dieu seul le sait, répéta-t-elle.

Après avoir pieusement contemplé le plafond pendant une bonne minute, elle lança un coup d'œil à l'assiette d'Ange et ordonna :

« Mange, que tu vas être en retard.



Ange passa l'après-midi dans un brouillard. Était-ce possible ? Ne donnait-il pas un sens sinistre aux paroles les plus innocentes ? « Je m'en suis déjà occupée », avait dit Mora. Cela voulait-il dire qu'elle avait empoisonné la vieille dame ?

Mais comment s'y serait-elle prise ? Jamais madame Auburger n'aurait rien accepté de la main de Mora. Pas après la façon dont celle-ci lui avait parlé, au supermarché.

Non ce n'était pas possible. Jamais sa chère Mora ne ferait de mal à une mouche. Elle ne supportait pas la méchanceté.

Ange l'avait vue pleurer, pas plus tard que la veille, sur un chien maltraité. Elle leur avait raconté toute l'histoire, à Rémi et à lui, en rentrant de la pharmacie. Elle avait même interrompu la séance d'entraînement d'Ange.

- C'est un vieux qui a attaché son chien devant la pharmacie, avant d'entrer. Et bien sûr, une fois seul dehors, le chien a commencé à aboyer. Alors, sans bouger du comptoir où on le servait, ce crétin de

vieux s'est mis à beugler sur son chien. Et quand il est enfin sorti, il s'est mis à donner de grand coups de pied au chien qui était toujours attaché.

Elle n'arrivait plus à parler, tant elle pleurait, et Ange avait failli fondre en larmes solidaires. Rémi l'avait serrée dans ses bras, pour la réconforter, et elle lui avait pris un des ses chiffons pleins de cambouis pour se moucher vigoureusement, avant de poursuivre :

« Je suis sortie pour lui dire de se calmer. Alors il a détaché la laisse et il a tiré brutalement le chien derrière lui. Et ...

Sa voix s'était encore brisée, mais elle s'était reprise, en respirant bien à fond :

« Et arrivé au coin de la rue, il a fouetté son chien avec le bout de la laisse.

Rémi avait dû lui promettre que ça ne se passerait pas comme ça et qu'il allait dénoncer ce vieux à la SPA, pour qu'elle arrête enfin de pleurer.

Une telle sensibilité devant la douleur d'autrui, c'était bien la preuve que Mora n'était pas une empoisonneuse.

C'était mal de tuer les gens. Bien pire que de dire des gros mots - Mora détestait les gens grossiers.

Non, quand elle avait dit qu'elle s'était déjà occupée de Mme

Auberger, elle devait parler d'autre chose. Peut-être d'une lettre qu'elle aurait écrite au directeur du supermarché, pour défendre la caissière contre le venin de la vieille peau. Ça c'était dans le genre de Mora, de défendre les faibles et les chiens battus. Rémi et elle l'avait bien défendu, lui Ange, contre ces deux affreux qui le persécutaient depuis l'école maternelle...

D'ailleurs, ils étaient morts, eux aussi.

Empoisonnés.

Comme Mme Auberger.

Ange se sentit pris de sueurs froides.

À la récréation, il se jeta sur le distributeur de cochonnetés et dépensa tout son argent de poche de la semaine en Mars, Snickers et Bounty. Il en avala goulûment le plus qu'il pût, fébrilement, se remplissant les joues comme un hamster, pour avoir sa dose avant de devoir rentrer en classe. Et même en classe, il picora subrepticement des M&M's toute l'après-midi.

En réalité, ce qui le terrifiait, il s'en rendit compte en reprenant le chemin de la maison à toutes jambes, ce n'était pas que sa Mora puisse être une tueuse, non ça il s'en moquait éperdument ! ce qui le terrifiait, c'était l'idée que les flics puissent venir l'arrêter !

Il dut ralentir au bout de cent mètres, trop essoufflé pour continuer à

courir, mais il se hâta quand même le plus possible, il voulait être sûr qu'elle était toujours là.

Son cœur fit un tel bon quand il l'aperçut, encore vêtue de sa blouse blanche de préparatrice en pharmacie, sortant du garage de Rémi, que déjà hors d'haleine, l'air lui manqua et un voile noir lui passa devant les yeux.

- Angie ! Hé ! Angie !

En ouvrant les yeux, il vit le visage inquiet de Mora penché sur lui et lui offrit un sourire jusqu'aux oreilles.

- Tu nous as fait sacrément peur, mon pote ! intervint Rémi. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Il y a encore quelqu'un qui te poursuivait ?

Ange s'assit sur le bord du trottoir, incroyablement heureux de les voir tous les deux.

- Non, dit-il. Je me suis dépêché de rentrer parce que j'ai eu peur que vous ne soyez partis pour toujours !

Ils restèrent interdits un instant, puis Mora s'assit par terre à côté de lui, pour le serrer dans ses bras, tandis que Rémi lui tapait virilement sur l'épaule en lui disant d'une voix curieusement rauque :

- T'inquiète pas, mon pote. On est là pour longtemps. On t'abandonnera pas.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Il prit l'habitude, tous les soirs, de se glisser en douce sous la galerie des Daimon, pendant que Paulette Billédoux regardait la télé, en attendant le retour de Joël. Sylvia l'y rejoignait inmanquablement – ces jours-ci, elle n'apparaissait qu'ici ; elle semblait se plaire autant que lui chez Rémi et Mora. En ce qui concernait Ange, depuis qu'ils habitaient la maison d'en face, il se sentait heureux pour la première fois de sa vie.

Il aurait voulu vivre avec eux.

Il savait que, s'il avait sonné, les Daimon l'auraient accueilli à bras ouverts. Ils lui auraient même offert une glace ou un Coca et des cookies, sûr et certain. Mais non, Ange restait dans l'ombre de la galerie et les espionnait sans même en avoir honte.

Il voulait une preuve.

Une preuve que c'étaient eux qui avaient empoisonné Mme Auberger et Kevin et Marco.

Il était convaincu qu'ils l'avaient fait.

Et il pensait qu'ils avaient eu sacrément raison : le monde se portait bien mieux sans ces gens-là.

Paulette le lui avait dit : la police avait déterminé que Mme Auberger était morte empoisonnée par ses propres médicaments. Il semblait qu'elle avait confondu les doses et mélangé ceux qu'elle prenait à midi et ceux qu'elle prenait le soir. Les flics ne croyaient pas à un suicide, parce qu'elle n'avait pas tout simplement avalé un flacon entier de somnifères. Rien ne laissait supposer qu'il puisse s'agir d'un meurtre : elle n'avait pas d'enfants.

Ange pensait que Mora n'avait eu qu'à intervertir les médicaments dans les boîtes, à la pharmacie, avant de les donner à la vieille peste.

Peut-être qu'un jour les Daimon auraient besoin de lui, Ange.

Pour un coup de main.

Ou pour un alibi.

Il n'attendait que ça.

Il se demandait si Rémi et Mora étaient, comme lui, hantés par les âmes de ceux qu'ils avaient tués. Ça devait grouiller de fantômes, par ici ! Peut-être que Sylvia se plaisait chez eux parce qu'elle s'y était fait des amis ?

Ange soupçonnait fort qu'il devait y avoir un fantôme de plus, en la personne du sale vieux qui maltraitait son chien. Le journal local avait fait un bel article bien larmoyant sur le décès accidentel d'un

vieil homme, M. Tanguy, qui s'était empoisonné lui-même, en mettant des feuilles de laurier rose dans sa soupe du soir. Elles venaient de son propre jardin. On pensait qu'il avait cru que le laurier rose et le laurier sauce, c'était la même chose. Ange voyait là la main de Mora. On disait aussi, dans l'article, que c'étaient les aboiements du chien du mort qui avaient alerté les voisins. Et aussi que ledit chien attendait un nouveau foyer dans les locaux de la SPA.

Rémi était allé immédiatement adopter cette pauvre bête.

À la réflexion, Ange se dit qu'il était peu probable que Sylvia ait sympathisé avec un type qui battait son chien ou avec une vieille peste comme Mme Auburger. Sur les photos de ses albums, elle avait l'air joyeuse et pleine de vie. On avait l'impression qu'elle s'amusait toujours beaucoup. Elle semblait vraiment avoir un bon naturel.

Et puis, il espérait que Sylvia boudait les fantômes de Kevin et Marco, par pure solidarité maternelle. Mais il savait bien, en son for intérieur, qu'elle n'avait aucune raison de ressentir la moindre solidarité envers celui qui l'avait tuée, même si c'était sans le vouloir.

L'arrivée du chien chez les Daimon était un bonheur de plus dans la

vie d'Ange. Il avait toujours voulu avoir un animal de compagnie, pour ne plus se sentir si seul, mais Paulette Billédoux s'y était toujours formellement opposée. Elle disait qu'elle refusait de travailler dans une maison où il y avait un animal. Que cela donnait trop de travail, avec tous les poils et la saleté que cela amenait. Et Joël avait abondé dans son sens.

C'était un cocker feu à poil long, qui s'appelait Léonard. Ange trouvait qu'ils avaient bien des points communs, ce chien et lui : trop gros, la vue basse, timides et terrifiés, mais si heureux d'être chez Rémi et Mora. Déjà le chien et l'enfant ne se quittaient plus.

Le soir, quand Ange venait espionner les Daimon, Léonard le rejoignait en silence et s'asseyait contre ses jambes, comme s'il comprenait qu'il fallait être discret.

C'est à force de les espionner, qu'il apprit pourquoi ils gardaient une pièce libre.

La petite chambre juste à côté de la leur.

Qui était simplement peinte en blanc.

Et qui était vide.



Ils s'étaient aimés sur le canapé, comme ils le faisaient souvent. Ange attendait toujours d'entendre le bruit de la douche, avant de rentrer chez lui. Ce soir-là, Mora était sortie du salon sans un mot et la douche était restée silencieuse.

Ange n'était pas le seul à se demander ce qui n'allait pas : Rémi alla la rejoindre sans un mot, lui non plus.

Intrigué, Ange fit signe à Léonard de ne pas bouger et longea les fenêtres à pas de velours. Il tourna l'angle de la galerie extérieure sans trouver Rémi ni Mora. De l'autre côté de la maison, seule la chambre vide était éclairée. Ange s'approcha le plus silencieusement possible.

Il resta figé par l'angoisse : Mora, pleurait à gros sanglots, recroquevillée sur elle-même au milieu de la pièce, nue. Rémi, agenouillé près d'elle, nu lui aussi, le visage bouleversé, essayait de la redresser contre lui, mais elle résistait. Sylvia se matérialisa soudain, dans son éternelle robe rouge, debout derrière eux. Elle contemplait le vide, à son habitude. Cela alarma un peu plus Ange : c'était la première fois qu'il la voyait debout - elle avait toujours le

cul posé quelque part.

Ce personnage rouge, immobile et indifférent, semblait menacer le couple nu recroquevillé à ses pieds.

Rémi finit par attraper sa femme sous les épaules et les genoux et la souleva. Il la porta jusque sur leur lit, toujours en larmes. Ange se rapprocha de leur fenêtre, terrifié. Mais que ce passait-il ? C'était toute la sécurité que ces dernières semaines lui avaient apportée qui s'écroulait brutalement.

- Ça va marcher, cette fois. Je te jure que ça va marcher. My love, je t'en supplie ne pleure pas.

Le corps de Mora se tendit alors comme un arc et chaque tendon se dessina sous sa peau, comme autant de liens s'efforçant de la contenir dans ses propres limites et de l'empêcher d'exploser.

Ange crut qu'elle était en train de mourir et Rémi dut penser la même chose : il semblait sur le point de perdre la tête et ne savait visiblement plus quoi faire. Il arracha à moitié la couverture pour en couvrir sa femme et lui dit en caressant son front :

- Tiens bon ! j'appelle le Samu.

Alors, Mora sembla se vider de sa substance et comme disparaître sous la couverture, en même temps qu'elle exhalait un sanglot.

- Non, fit-elle d'une voix basse et étranglée.

- Où est-ce que tu as mal, sugar ? fit Rémi en cherchant à lui dégager le visage de sa couverture.

Elle la lui arracha des mains ; elle voulait rester invisible.

C'est le moment que choisit Sylvia pour se matérialiser sur la balustrade, près d'Ange. C'est elle qu'il regarda en écoutant Mora parler.

- Jamais je n'aurai d'enfant, dit-elle à voix basse.

- Bien sûr que si... commença Rémi.

Mora parla en même temps que lui et haussa le ton pour couvrir ses paroles :

- Je suis allée chez le Pr Chuilmeyeur. Il avait reçu mes résultats.

Elle se tut et Rémi resta silencieux lui aussi.

Les yeux fixés sur les lèvres rouges et immobiles de Sylvia comme s'il attendait qu'il en sorte un oracle, Ange tendait l'oreille, cherchant à comprendre. Léonard, qui devait se sentir seul de l'autre côté de la maison, vint s'asseoir à ses pieds.

« Je ne suis pas féconde, fit Mora d'une voix si basse qu'elle en était presque inaudible.

Son rire s'éleva soudain, horrible de désespoir.

« Si tu l'avais vu, ce toubib ! reprit-elle d'une voix stridente, cette fois. Il essayait de prendre l'air grave et compatissant, mais la joie d'avoir trouvé une pigeonne de plus à plumer lui sortait par tous les pores ! Le traitement d'attaque, c'est dix mille Euros, figure-toi ! Ça

m'apprendra à consulter des types qui mettent des sculptures de Niki de Saint-Phalle et de Miró dans leur salle d'attente !

- Dix mille Euros, je peux encore trouver ça. J'irai à la banque demain.

- Non, fit Mora d'un ton brusque. Après, c'est quinze mille et puis vingt mille qu'il faudra trouver. Et combien encore ?

- Alors, j'irai dévaliser cette putain de banque, s'il le faut ! N'importe quoi pour toi !

- Ce médecin, il était trop content. Je ne lui fais pas confiance.

- Ce ne sont pas les médecins qui manquent ! On va aller en voir un autre, dix autres, cent autres, s'il le faut ! On finira bien par en trouver un qui pourra nous aider.

Ils restèrent silencieux un bon moment et Ange se retournait pour partir sur la pointe des pieds quand la voix de Mora reprit :

- Je ne veux plus jamais voir de médecin.

Et elle se remit à sangloter désespérément. C'est alors que Rémi lui fit cette promesse :

- Je te donnerai un enfant, tu verras, sugar. Je te donnerai un enfant, même si je dois le voler à quelqu'un.

Ange resta longtemps avant de pouvoir s'endormir, cette nuit-là, empli d'espoir, de joie et de culpabilité.

Si les Daimon continuaient à être des parents sans enfants, ils finiraient par se rendre compte que lui, Ange, était un enfant sans parents – sa mère était morte et son père ne demandait visiblement qu'à être débarrassé de lui. Ils ne pouvaient pas savoir que le fantôme de sa mère ne le quittait pas et, même s'ils le savaient, l'absente Sylvia ne pouvait en aucune façon passer pour une figure maternelle protectrice et aimante.

Peut-être même que c'était à lui que pensait Rémi, quand il parlait d'aller voler un enfant !

Alors, Rémi et Mora l'emmèneraient choisir un lit et un bureau et il emménagerait dans la petite chambre blanche et vide.

Ou mieux, ils lui feraient la surprise de la meubler, avant d'ouvrir la porte et de lui dire : « Tu es chez toi. »

Des larmes de joie lui montèrent aux yeux à cette perspective, vite remplacées par de gros sanglots de culpabilité de sentir un tel ingrat : Rémi et Mora étaient si gentils avec lui et, lui, il souhaitait qu'ils continuent à être malheureux.

Il se promet, pour compenser, d'être le gosse idéal pour eux, de redoubler d'efforts dans le noble art, de devenir un vrai sportif, d'accompagner Mora au supermarché pour porter ses paquets, de ne plus jamais dire de gros mots pour lui plaire...

Et surtout, de seconder subrepticement ces parents qu'il s'était choisis dans leur mission de justiciers.



Après avoir tapé comme un sourd sur le sac de cuir du Kustom Kult Mechanic, Ange buvait avidement un Coca en pensant à la tête que ferait Paulette si elle le voyait s'enfiler sans remords un soda plein de sucre, quand Rémi lui dit :

- Hé, mec ! On joue au bal du 14 juillet du bled d'à côté, avec le groupe, vendredi soir. Si ça te tente de voir ça, je peux aller demander à ce dragon qui te garde de te laisser venir.

De joie, Ange avala de travers et Rémi dut lui taper dans le dos.

- Oh ! Super ! couina-t-il enfin.

Quelle voix trop merdique ! Il prit de suite un ton plus viril pour ajouter :

« Cooooooooooooooooool, mec !

Et puis réfléchissant :

« Je crois qu'il vaut mieux que j'appelle mon père au bureau, pour lui demander l'autorisation, parce que Paulette ne dira jamais oui.

- Elle a pas l'air commode, ta Paulette, compatit Rémi. Elle est pas méchante avec toi, tout de même ?

Ange hésita. C'était sûrement l'occasion d'être débarrassé pour de

bon de sa nounou. Il surmonta la tentation : Paulette était vraiment une sale vieille, mais lui, Ange, était un brave gosse. Il dit :

- Ben... elle est plutôt sévère. Elle pense que c'est mal de s'amuser...

Il haussa les épaules, ayant du mal à trouver quoi dire qui ne soit pas une condamnation – Paulette, c'était vraiment une vieille salope.

- Elle est aigrie, quoi, résuma Rémi.

- Ouais, c'est ça.

- Elle est mariée ?

- Tu veux rire ? Elle dit que le mariage, c'est bon pour les obsédés sexuels !

Surpris, Rémi baissa le front et regarda Ange en haussant des sourcils perplexes. Ange crut bon d'expliquer :

- C'est son patron qui dit ça, il paraît.

Rémi fut encore plus surpris.

- C'est ton père qui dit ça ?

C'était au tour d'Ange d'être perplexe :

- Euh, non, je crois pas. Elle parle de son saint patron. Ça doit être Dieu.

- Ah ! Okay ! Non, c'est pas Dieu, Angie. Son saint patron, c'est le saint dont on lui a donné le prénom. Elle parle sûrement de saint Paul.

Ange haussa des épaules incertaines.

« Alors, c'est une fanatique, ta Paulette, reprit pensivement Rémi.

Elle te cogne pas, au moins ?

- Nooon, t'inquiète. Paulette, elle crie, mais c'est tout.

- Hum... ça me semble plus que suffisant, pour te pourrir la vie.

- Ça va, je gère.

- C'est toi qui vois.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Ange découvre avec étonnement les coulisses d'un concert : le matos qu'il faut transporter et brancher, les essais de sono et de lumières, le retour son qui déconne et l'ampérage qui ne va pas, la tension nerveuse et le trac ; le sandwich rapide, sur un coin de table, avant le maquillage et l'habillage dans les voitures, les coffres ouverts transformés en loges ; le public timide du début qui se dégèle au son des airs connus et fini par se déchaîner ; la chaleur des spotlights, la sueur, la soif, le maquillage qui coule, l'eau minérale qu'on se renverse sur le visage, les cadavres de bouteilles de bière et les mégots qui s'entassent derrière la scène ; les applaudissements et les rappels, les inévitables fans qui cherchent le contact ; l'épuisement, la fièvre, la jubilation, le démontage en vitesse, pendant qu'un DJ assure l'animation de la dernière partie de la soirée.

Rentré chez lui, il tomba comme une masse sur son lit et s'endormit immédiatement, sans même s'être déshabillé. Surexcité par tant de nouveauté, de foule et de bruit, il avait un sommeil agité : il rêvait qu'il était encore près de la scène, pendant le concert et qu'il

mourait de sommeil, assis sur une chaise pliante qui voulait à toute force se refermer sur lui. Mora lui souriait et il luttait terriblement pour garder les yeux ouverts : il ne voulait pas qu'elle pense qu'il s'ennuyait.

Finalement, il décida de se mettre debout : ce serait plus facile de rester éveillé. Il fit quelques pas et, soudain, son rêve s'estompa et il se réveilla pour de bon, debout devant sa fenêtre dont il n'avait pas eu la force de fermer les volets.

Il avait marché en dormant.

Surpris – c'était la première fois qu'une chose pareille lui arrivait -, il allait retourner se coucher quand son regard fut attiré par un mouvement, du côté du jardin des Daimon.

C'était Rémi qui partait à pieds. Drôle de moment pour faire une ballade !

Subitement bien réveillé, Ange décida qu'il allait le suivre : c'était sans doute l'occasion d'avoir les preuves qu'il attendait depuis des semaines.

Il attrapa ses lunettes et ses chaussures et se coula au rez-de-chaussée, pour sortir par la fenêtre de la chambre d'amis, éternellement vide. De derrière le buisson de lilas, il observa la rue déserte.

Rémi n'avait pas traîné.

Le cœur battant la chamade, Ange courut dans la direction qu'il lui

avait vu prendre, soudain terrifié par l'obscurité et ce qui pouvait s'y cacher – c'était une chose de traverser la rue obscure pour rejoindre la galerie extérieure des Daimon ; c'en était une autre de galoper tout seul à travers des rues vides, en pleine nuit ! Il aperçut enfin Rémi, au moment où celui-ci tournait en direction du centre commercial. Il était temps, son courage chancelant était juste sur le point de le lâcher.

C'était bizarre, Rémi portait un gros blouson, en dépit de la chaleur moite de la nuit estivale. Arrivé lui aussi au coin de la rue, il vit Rémi qui longeait les platanes du parking du supermarché et se dirigeait vers le canal.

Une angoisse saisit soudain Ange aux tripes et il faillit se pisser dessus.

C'était par là que se réunissait la bande de racailles qui avaient tabassé un Noir.

« Oh ! Non ! se dit-il. Non, non, non ! »

Il accéléra encore, pour rattraper Rémi avant qu'il ne s'engage sur la berge bétonnée, avant qu'il ne soit repéré par la bande des voyous.

Il aurait crié, s'il l'avait pu, en dépit de la peur d'attirer sur lui l'attention de tous les invisibles menaçants cachés dans les coins d'ombres des rues vides – n'importe quoi pourvu que Rémi ne risque rien ! – mais il ne pouvait pas.

C'est le bruit des moteurs qu'il entendit en premier.

Les voyous avaient repéré Rémi et allaient l'attaquer.

Fou de peur, Ange crut que son cœur allait exploser dans sa poitrine. D'un effort désespéré il réussit à atteindre l'escalier qui menait à la berge en contrebas et il put alors voir, sur le béton du canal asséché, les cinq motos qui encerclaient Rémi et s'amusaient à le frôler.

Ils jouaient avec leur proie.

Rémi ôta son blouson et le jeta sur une des motos qui fit une embardée.

Ange devait appeler à l'aide.

La police.

Il fouilla fébrilement dans les poches de son jean.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'il avait oublié son téléphone.

Il jeta un regard fou autour de lui, pour chercher où il pourrait demander du secours, quand un fracas soudain lui fit reporter les yeux vers Rémi. Une des motos était à terre et glissait vers le filet d'eau, au centre du canal, suivie d'une pluie d'étincelles.

Ange vit alors que Rémi était armé d'une longue chaîne, qu'il brandissait comme un fouet pour déséquilibrer les motards. Ses mains étaient gantées de noir.

Attachée derrière son dos, une batte de base-ball.

Une autre moto tomba, en entraînant deux autres. Il n'en restait plus qu'une sur ses roues, qui prit prudemment le large.

Accroché à la barrière, Ange ne songeait plus à chercher du secours.

Le premier motard tombé s'était relevé et il accourait à la rescousse de ses acolytes encore en train de se démêler de leurs machines. Celui qui était toujours en selle s'était arrêté hors de portée et se demandait visiblement ce qu'il devait faire.

Rémi les attendait, la chaîne à la main.

Tout se passa alors très vite, ils l'encerclèrent, crans d'arrêt ouverts, et Ange se cacha le visage, pour ne pas voir. Quand il regarda à nouveau, Rémi se défendait à coups de batte de base-ball contre trois de ses adversaires.

Deux semblaient être au tapis pour le compte.

L'un des trois réussit à passer derrière lui et allait le matraquer, quand Rémi se baissa brusquement. Déséquilibré, le type tomba sur l'un de ses complices, tandis que Rémi explosait la tête du troisième d'un coup de batte.

L'un des deux qui restaient se jeta sur lui pour le poignarder mais Rémi réussit à attraper l'autre, pour s'en servir comme d'un bouclier. C'est lui qui se prit le coup de couteau en pleine poitrine.

Le dernier des motards, décida prudemment de s'enfuir. Rémi

ramassa sa chaîne et d'un souple mouvement du poignet, la lui envoya dans les jambes. L'autre tomba sur le nez.

Rémi attendit qu'il se relève, sa batte bien en main, mais pas menaçant. Ange eut l'impression que, si le loubard l'avait supplié, Rémi l'aurait laissé partir. Mais bête et méchant, il risqua le tout pour le tout et se jeta sur Rémi, pointe en avant.

Le coup de batte qui le cueillit l'envoya bouler à trois mètres.

Rémi laissa tomber sa batte et ramassa son blouson.

Prenant conscience qu'il n'aimerait pas le trouver là, Ange se laissa tomber par terre et, à quatre pattes, se dirigea vers le buisson le plus proche, pour s'y dissimuler.

C'est alors qu'il se rendit compte qu'il s'était pissé dessus.



Quand il descendit prendre son petit-déjeuner, le lendemain, Paulette l'attendait de pied ferme.

- Qu'elle tête de déterré tu as ! Mais à quelle heure tu es rentré, hier soir, pour te lever si tard ? fit-elle aigrement.

Ange avala sa salive avant de mentir résolument.

- Oh ! Vers trois heures, par là.

- Doux Jésus ! Je ne comprends pas que ton père te laisse fréquenter de tels moins que rien et rentrer si tard !

Ange baissa le nez dans son bol et laissa passer l'orage, secrètement soulagé : la nouvelle de la mort des racailles du parking du supermarché n'était pas encore parvenue aux oreilles de Paulette – ç'aurait été une trop bonne occasion de souligner le danger des sorties nocturnes.

Il avait eu tout le reste de la nuit pour réfléchir à ce qu'il devait faire et dire : impossible de dormir, après une telle expérience.

Et puis la peur de voir les flics arriver chez les Daimon, l'avait gardé

vigilant.

Tout d'abord, plus il prétendrait être rentré tard, avec Rémi et Mora, moins ceux-ci risqueraient d'être soupçonnés pour les événements de la nuit. Il serait leur alibi.

Il espérait que tous les loubards étaient bien morts - en tout cas, ils en avaient l'air. Comme ça, ils ne pourraient pas témoigner contre Rémi.

Et puis, il lui semblait évident que le monde se portait mieux, sans eux.

Sans compter qu'il n'aurait plus à accompagner Paulette au supermarché.

Il n'empêche que son retour chez lui avait été une vraie épreuve : il avait mis tant de temps à se remettre de son angoisse, derrière son buisson, que Rémi devait être déjà couché dans son lit et endormi avant qu'Ange ne se décide à bouger. Ce n'est que la crainte que la police n'arrive et ne le trouve qui avait fini par le faire bouger - il aurait voulu rester tout le reste de sa vie prostré derrière son buisson, les mains sur les yeux, à gémir doucement.

Tout seul dans la rue, il s'était coulé d'arbre en abris-bus, son pantalon mouillé lui glaçant les jambes, jetant des regards de plus en plus affolés autour de lui : il se sentait traqué par les motards

transformés en zombies.

Jamais il n'avait été aussi heureux de rentrer chez lui – et pourtant, il avait souvent eu de bonnes raisons d'être soulagé de rentrer.

Il lui avait fallu deux bonnes heures sous sa couette, avant que ses dents cessent de claquer et ses mains et ses genoux de trembler. Il avait alors pu fouiller dans son sac pour en sortir les Marshmallows qui y étaient cachés et les dévorer à grandes poignées, ce qui lui avait enfin rendu son équilibre.

Quand son père s'était précipité vers son travail, à l'aube, à son habitude, Ange avait vite mis son jean et son caleçon compissés à tremper dans la baignoire, avant que Paulette n'arrive - le samedi, elle ne travaillait que de neuf heures à treize heures. Il lui dirait qu'il s'était renversé du jus d'orange dessus. Ça la ferait tellement râler qu'elle oublierait de lui demander des détails de sa soirée.

Ce n'était que quand il avait entendu Paulette arriver et le bruit du lave-linge qu'elle avait lancé, au rez de chaussée, qu'il s'était enfin endormi.



La mort des loubards soulagea, en fait, toute la ville.

La police avait d'abord pensé qu'il s'agissait d'un règlement de compte entre bandes, mais n'ayant relevé aucun indice en ce sens, conclut finalement que les membres de cette bande-là s'étaient entre-tués mutuellement, on ne savait pourquoi – peut-être était-ce sous l'effet de l'alcool, ou de la drogue, ou bien des deux, dont les analyses prouvèrent qu'ils avaient tous abusé.

Personne ne soupçonna les Daimon, Paulette, mise à part.

Et c'est peut-être le mensonge d'Ange qui lui mit la puce à l'oreille :

- Tu m'as bien dit que vous êtes rentrés à trois heures, l'autre nuit ? demanda-t-elle quelques jours plus tard.

La bouche d'Ange se dessécha instantanément et il lutta pour prendre un air innocent.

- Oui, pourquoi ?

- Cette créature, en face, je l'ai croisée ce matin, en arrivant. Et je lui ai dit, moi, que c'était une honte de t'avoir ramené si tard. Qu'à trois heures du matin, un bon chrétien devait être depuis longtemps endormi dans son lit. Et, figure-toi qu'elle m'a répondu, avec un air !

avec un air ! que c'était bien le cas ! Qu'à trois heures, tu dormais déjà depuis longtemps et que vous êtes rentrés à une heure.

- Elle a dû confondre fit Ange de son air le plus affirmatif. J'ai regardé l'heure sur mon réveil, quand je me suis couché.

Paulette pinça les lèvres et jeta un regard vindicatif vers la maison des Daimon, à travers la fenêtre de la cuisine.

- Confondre, tu parles ! On ne me la fait pas à moi ! Elle a menti, et c'est tout ! Elle ne voulait pas que je la remette à sa place, cette arrogante ! Mais tu verras, le bon Dieu la punira !

- Tu sais que Paulette m'a reproché de t'avoir ramené à l'aube ? lui dit Mora en souriant.

Ange s'attendait à la question.

- C'est ma faute. C'est moi qui lui ai dit qu'on était rentrés à trois heures.

- Voyons Angie ! Il n'était même pas une heure !

- Ah, bon ? J'ai lu trois heures, sur mon réveil.

Mora le regarda avec un peu d'étonnement.

- Alors, c'est que tu as rêvé, fit-elle finalement.

Pourtant, elle le scruta attentivement un bon moment, pendant qu'il prenait l'air innocent. Elle semblait troublée.

C'est là que Paulette Billédoux fit part de ses soupçons à Joël Letréaux.

En l'entendant, Ange ressentit une telle angoisse à l'idée qu'elle allait inmanquablement répandre ses médisances à travers tout le quartier et que cela risquait de mettre la puce à l'oreille de la police, qu'il faillit se précipiter en hurlant de terreur chez les Daimon, pour les avertir.

Il y avait urgence.

Toutefois, l'habitude qu'il avait développée de tout faire en cachette, pour ne pas essuyer les critiques acerbes de sa nounou, lui dicta de se calmer et de regagner sa chambre à pas de loup.

Là, il se précipita sur un sachet de Nounours à la guimauve, pour calmer son angoisse.

Arrivé au fond du paquet, il sut ce qu'il devait faire.



Il minuta tout avec une grande précision.

C'était simple, car la vie de Paulette n'était qu'une suite de rituels. Elle arrivait, elle accrochait sa veste sur un cintre, toujours le même, elle enlevait ses chaussures de ville et enfilait ses pantoufles, puis elle allait se laver les mains – elle se lavait les mains tous les quarts d'heure. Elle préparait le petit-déjeuner et lançait une machine de linge. Pendant que ça tournait, elle décrochait le linge étendu la veille et le repassait. Elle repassait tout – même les sous-vêtements et les chaussettes – bien que Joël Letréaux lui ait souvent répété qu'elle se donnait un travail inutile.

Quand Ange entendrait le lave-linge cogner pendant l'essorage, Paulette serait en train de monter l'escalier, une pile de linge fraîchement repassé sur les bras, pour aller le ranger dans les commodes des chambres.

C'est là qu'il devrait agir.

Posté à l'entrée de sa chambre, son visage joufflu crispé par la

détermination, il tendait l'oreille vers les gargouillements humides du lave-linge, en repensant sombrement à tous les reproches et les critiques dont Paulette l'avait abreuvé, du plus loin dont il puisse se souvenir.

Jamais un mot banalement gentil ; jamais un geste d'affection.

Elle avait toujours pris soin de lui avec une remarquable conscience professionnelle, mais elle s'était attachée chaque jour à lui faire remarquer à quel point il était indigne de bénéficier de ses soins. C'était presque de la persécution. « On ne reçoit que ce qu'on mérite », disait-elle.

Quand Paulette posa le pied sur la première marche, tout le ressentiment qu'elle lui inspirait se cristallisa dans le cœur de l'enfant.

Il posa son pied gauche sur son skate-board et se prépara à prendre son élan, pendant qu'elle grimpeait poussivement l'escalier, tâtonnant à chaque marche, gênée par ses jambes variqueuses et par la pile de linge, dans ses bras.

Il y eut une fraction de seconde où ils se regardèrent dans les yeux, quand elle atteignit le palier.

Ange prit son élan et se précipita sur elle de toute la vitesse de son skate.

Elle n'eut même pas le temps de crier avant le choc.

Projeté, Ange heurta violemment l'angle du mur et dévala quelques

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

marches avant de réussir à se rattraper aux barreaux, tandis que Paulette tombait à la renverse dans l'escalier.

Elle ne s'arrêta que tout en bas.

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.



Mora posa son gros sac par terre – elle avait dû faire des courses, avant de passer - et regarda le visage tuméfié et la cheville bandée d'Ange. Elle lui dit, l'air de rien :

- Tu as eu plus de chance que Paulette, on dirait.
- Ouais, fit celui-ci d'un air piteux.
- Dis oui, pas ouais, Angie ! Mais, continua-t-elle, je comprends pas bien comment vous êtes tombés, tous les deux, dans l'escalier.
- Bin, j'arrivais sur mon skate...
- Tu descendais l'escalier sur ton skate ?
- Nan ! J'allais juste de ma chambre à la salle de bain. Elle est arrivée sur le palier au moment où je passais, et boum !
- T'as bien failli la tuer, tu sais.
- Oui, dit-il sombrement.
- Elle est quand même restée aveugle pendant trois jours, à cause du choc, la pauvre !

Ange haussa de fatalistes épaules et détourna les yeux. Mora le dévisagea longuement avec une moue perplexe.

- Elle dit que t'as fais exprès. Elle a même dit ça à la police.

- Je sais. Y a une policière qui est venue me parler. Et aussi un psy. Ils m'ont dit que j'avais de la chance qu'elle soit pas morte et aussi qu'elle ait retrouvé la vue. Parce que je m'en serais voulu toute la vie. Ils m'ont dit que tout se terminera bien et qu'on arrivera à la réparer. Ils m'ont dit qu'il faut que je considère que la vie me donne une seconde chance. Et que ça m'incite à faire attention et à ne plus jamais causer d'accident.

Et il fondit en larmes.

Mora l'enlaça et le berça contre elle un long moment et murmurant des « Chut ! » apaisants.

- Allons, dit-elle, tout est bien qui fini bien. Elle est vivante.

- Mais je voulais qu'elle meure ! cria Ange.

- Elle a dit à mon père que c'est vous qui tuez tout le monde dans le quartier. Elle était furieuse qu'il ne la croie pas.

- Elle a dit ça !

- Ouiiiiii.

- Et tu crois qu'elle a dit ça à quelqu'un d'autre ?

- Chais pas. Et maintenant que je l'ai ratée, elle va pouvoir raconter ça partout, et la police va vous arrêter !

Mora se troubla un instant.

- Voyons Angie ! Tu ne crois quand même pas que nous sommes

des assassins ?

Il la regarda bien en face et proféra :

- Vous êtes des justiciers.

Mora avait attendu Joël à la clinique, ne s'absentant qu'une demi-heure, pour aller faire une course. Ange sortait en fin d'après-midi et son père devait passer régler les frais et signer les décharges.

- Venez dîner à la maison tous les deux, dit-elle. Et puis, si vous voulez, Angie pourrait rester quelques jours chez nous. Ça nous ferait plaisir et ça lui changerait les idées. Il a eu très peur, vous savez. Et ça vous laisserait un peu de temps pour trouver une autre nounou.

- J'ai plus l'âge d'avoir une nounou, était intervenu Ange, d'un air renfrogné.

- Nous verrons, dit Joël à son fils.

Puis il se tourna vers Mora, pour lui dire :

« Êtes vous sûre qu'Ange ne sera pas un poids, pour vous ?

- Mais non ! Rémi et moi nous sommes toujours très heureux de voir Angie. C'est un gosse génial. Et puis, si ça nous avait ennuyé, je ne vous l'aurais pas proposé.

- Alors, j'accepte votre proposition avec plaisir. Je sais qu'Ange sera ravi de rester quelques jours chez vous. Et je dois dire que passer

du temps avec votre mari et vous lui a fait du bien. Au fond, Paulette est peut-être trop âgée, pour s'occuper d'un jeune garçon. Et quant à moi, j'ai tant de travail...

Après un dîner détendu, Joël était reparti travailler : les derniers événements l'avaient mis en retard.

Rémi, Mora et Ange purent enfin se mettre au point, autour de la table en formica rouge de la cuisine, pour trouver une solution d'urgence. Sylvia était là aussi, posée sur le réfrigérateur.

Ange avait remarqué qu'elle ne s'était pointée qu'après le départ de son mari.

- Tu es certain que tu ne la regretteras pas ? demanda Rémi en allumant une cigarette.

- Sûr et certain.

- Pourtant, tu m'as dit toi-même qu'elle ne te maltraitait pas. Ce n'est pas un film, tu sais. Si on la tue, elle ne reviendra jamais.

Ange l'espérait de tout son cœur, mais il ne pouvait pas dire que c'était justement ce qu'il redoutait – le moment était mal choisi pour révéler qu'il avait la preuve que les fantômes existent.

Il posa doucement ses pieds déchaussés sur le flanc de Léonard, qui dormait sous la table, et se sentit réconforté par son contact doux et chaud.

« C'est elle qui t'a élevé, non ? continuait Rémi. Tu ne l'aimes pas un tout petit peu ?

- Elle est détestable, tu le sais bien. Et puis, elle veut vous dénoncer.

- Ce n'est pas une raison pour la tuer, intervint Mora.

- Nous n'éliminons pas les gens pour nous protéger, expliqua Rémi. Nous savons ce que nous risquons et il y a longtemps que nous l'avons accepté. Nous faisons seulement en sorte que le monde soit plus agréable à vivre. C'est la méchanceté et la haine que nous traquons.

- Alors, vous auriez dû commencer par Paulette ! C'est vrai qu'elle ne me fait pas aussi peur que Kevin et Marco et qu'elle ne m'a jamais frappé. Mais...

Il ne savait pas comment expliquer.

« Au fait, comment vous avez fait pour les empoisonner, ces deux-là ?

- On ne les a jamais empoisonnés. Ils se sont empoisonnés tous seuls, comme des grands. Je leur ai seulement dit que le secret de mes muscles, c'est les baies d'if.

Ange le regarda avec vénération.

« Bon, alors, et Paulette ? fit Rémi, désireux de revenir au sujet.

- Ben, Paulette, elle déteste tout le monde, et surtout moi, développa Ange. Elle voudrait que tout le monde soit malheureux,

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

parce qu'elle trouve que le bonheur, c'est mal et tout. Alors, je ne la tuerai pas pour ça, même si je serais bien content de plus jamais la revoir, mais en plus elle vous veut du mal, à vous deux. Et ça, c'est pas possible.

- Okay, fit Rémi avec une moue appréciative. Comment va-t-on procéder ?



Mora entra dans la chambre de Paulette Billédoux, un sourire aux lèvres et un énorme bouquet dans les bras. Ange était assis sur la chaise réservée aux visiteurs, sous le téléviseur allumé, et son visage était morne.

Il faut dire que, depuis trois jours qu'il avait quitté la clinique, il venait tous les après-midis passer quelques heures avec sa nounou, dans le prétendu espoir d'obtenir son pardon. Paulette, naturellement, n'était pas disposée à le lui accorder. Cela d'autant plus que la police lui avait affirmé qu'elle n'avait aucun motif de porter plainte, que son histoire regardait les assurances et non la justice.

Elle était bien placée pour le savoir, elle, qu'Ange avait réellement voulu la tuer !

Elle profitait donc de ses visites, dues au remord, imaginait-elle, pour lui faire payer son attentat.

Et puis, assassin ou pas, Ange était son seul visiteur... et elle avait besoin de lui. Elle avait le bras droit en miettes et de nombreuses lettres de protestation à écrire. Il lui fallait absolument quelqu'un

pour tenir le stylo à sa place.

Sa première missive avait été pour la police municipale : elle dénonçait un système démoniaque qui protégeait les assassins et persécutait leurs victimes. La seconde, pour la clinique : on ne voyait jamais les médecins, on pouvait même se demander s'il y en avait, et les infirmières étaient paresseuses et désagréables, personne ne se déplaçait à ses coups de sonnette. La cuisine était mauvaise, le lit inconfortable, la clim trop bruyante et la télé placée trop haut. En plus, les cris des goélands vous réveillaient à quatre heures du matin.

La lettre du jour protestait contre les programmes télé de la mi-journée, qui s'adressaient à un public de débiles mentaux et de dépravés.

Mora lança un joyeux « Bonjour, Paulette ! », et examina la chambre d'un rapide coup d'œil. Près de la fenêtre, un second lit vide – Joël Letréaux avait versé une grosse somme pour que Paulette puisse bénéficier d'une chambre particulière ; c'était sa façon d'expié le malheureux accident qu'avait provoqué son fils.

Ce que Mora ne pouvait pas voir, c'est que Sylvia était assise au pied de ce lit, bien droite, jambes croisées, les mains jointes sur ses cuisses, les yeux dans le vide, à son habitude.

Elle était apparue chaque après-midi à la même place, et sa présence indifférente avait un peu réconforté Ange.

Il y avait vu un signe de réussite.

Il s'était dit que la première femme qu'il avait tuée voulait être témoin de son second meurtre.

- Oh, mais vous avez une chambre pour vous toute seule ! Quelle chance ! lança Mora cordialement. Comment vous sentez-vous, Paulette ? Il me semble que vous n'avez pas trop mauvaise mine ?! Dans le lit, suspendue, un bras et une jambe en extension, la vieille dame prit son visage de martyre. Comment cette créature osait-elle prétendre qu'elle n'avait pas mauvaise mine !

- Alors, c'est vous qui avez recueilli cet assassin ! siffla Paulette sans faire mine de sourire. Eh bien, je n'ai qu'une chose à vous dire : qui se ressemble s'assemble !

Mora posa le bouquet sur la commode, sans cesser de sourire, et dit :

- Je vais chercher un vase.

Au bureau des infirmières, elle plaisanta quelques minutes avec l'infirmière de garde, au sujet de cette patiente difficile - Paulette avait réussi à exaspérer tout le personnel soignant par son attitude, et sa lettre venimeuse avait été la goutte qui fait déborder.. eh bien, le vase, justement. L'infirmière lui donna le plus grand qu'elle put trouver :

- Ça pourra lui servir de crachoir, à cette vipère, commenta-t-elle.

Mora posa le vase géant sur la table de nuit et, sous le prétexte de montrer le bouquet à Paulette, qui détourna la tête furieusement, elle s'arrangea pour faire glisser au sol la sonnette d'appel.

- Ah, mais laissez-moi ! s'indigna Paulette. Et ne m'approchez pas ! *Vade retro*, hein ! Je sais qui vous êtes ! Ha ! Vous ne l'emporterez pas en paradis !

Mora commença à arranger le bouquet dans le vase, sans se troubler, heurtant parfois le fil de la perfusion accrochée au montant du lit.

- Eh, oui ! dit-elle joyeusement, moi aussi, je sais qui vous êtes !

- Faites attention à ma perfusion, avec vos satanées fleurs !

- Désolée, fit Mora en jetant un bref clin d'œil à Ange.

C'était le signal.

Il se leva d'un bond et dit :

- C'est l'heure de votre émission préférée, Paulette. Il faut changer de chaîne.

- Ah ! Mais où est la télécommande ?

- Attendez, je vais la trouver, fit gentiment Ange.

Il vint fouiller sur la table de chevet encombrée, passant devant Mora qui arrangeait toujours ses fleurs. Elle en profita pour sortir une seringue du bouquet, sans que Paulette ne la vit. Pendant toutes ces heures passées au chevet de la vieille dame, Ange avait

soigneusement repéré quels calmants on lui administrait via sa perfusion, et à quelle heure.

- Elle n'est pas là, dit-il, en parlant de la télécommande.

- Ah ! Seigneur ! Où est-ce que tu l'as mise, encore ! C'est toi qui l'a touchée en dernier. Tu l'as fait exprès. Ça ne t'a pas suffi d'essayer de me tuer, il faut encore que tu me gâches le peu de vie que tu m'as laissée !

Ange contourna le lit, suivi des yeux par Paulette qui en oublia de surveiller Mora.

Sans perdre un instant, celle-ci, d'un geste professionnel, attrapa le tuyau de la perfusion et y planta son aiguille, pour en administrer le contenu à la vieille dame. La seringue vide était dans sa poche avant que Paulette n'ait rien vu.

« Je vous ai dit de faire attention à ma perfusion, avec vos fleurs, fit-elle rudement.

- Ah ! La voilà ! dit Ange en brandissant la télécommande qui était, en fait, dissimulée dans sa poche.

Et il changea de chaîne.

- Partez, maintenant, fit Paulette. Je ne veux pas de visites. Et surtout pas de vous ! Vous m... Vous m... m...

Le contenu de la seringue commençait à faire son effet.

Les paupières de Paulette papillonnaient et elle écarquilla fort les yeux, pour tenter de résister au sommeil qui venait de la prendre.

Et puis ses yeux se fermèrent et elle commença à ronfler.

Sans perdre un instant, Mora désigna à Ange l'oreiller posé sur le lit d'à côté, et il le lui tendit. Elle l'appliqua alors sans brutalité sur le visage de la vieille dame endormie. Ange alla se poster derrière la porte, comme ils l'avaient programmé, mais il ne tenait pas en place.

Il se rapprocha de Mora et lui dit :

- Je crois que c'est à moi de faire ça.

Sans discuter, Mora lui céda sa place, remarquant seulement :

- Fais attention de ne pas trop appuyer : il ne faut pas lui laisser de traces.

Tout en maintenant fermement l'oreiller, Ange regardait Sylvia qui regardait toujours dans le vide.

Mora, elle, regardait sa montre.

Au bout de dix minutes, elle prit le pouls de Paulette. Elle hocha la tête d'un air satisfait, mais engagea Ange à presser l'oreiller dix bonnes minutes de plus.

Enfin, elle enleva l'oreiller des mains du jeune garçon et contourna le lit pour le remettre à sa place. Ange regarda attentivement le visage de sa victime.

Les chairs s'étaient déjà affaissées et l'ossature ressortait. On

voyait bien qu'elle était morte.

Elle n'avait pas l'air d'avoir souffert.

Ange était soulagé d'être enfin débarrassé d'elle. C'était comme une libération.

Il leva les yeux avec appréhension, persuadé que le spectre de Paulette Billédoux était déjà assis près de Sylvia, dans sa robe préférée - la marron striée de noir avec des boutons dorés.

Les deux femmes qu'il avait tuées côte à côte, près de lui pour toujours.

Son visage s'illumina en constatant qu'il n'y avait que Sylvia, sur le lit d'en face.

C'est Mora qui rendit son sourire à Ange. Elle saisit la télécommande et éteignit la télé, avant d'entraîner celui-ci dans le couloir.

- Vous partez, demanda l'infirmière, de derrière son bureau.

- Non, répondit Mora. On va se chercher un Coca. Mme Billédoux s'est endormie. On va attendre un peu, avant de partir, pour pouvoir lui dire au revoir. Ça vous ferait plaisir, un Coca ou autre chose ?



Pour passer le temps, Mora entama une discussion animée avec le personnel soignant. C'était facile : tout l'établissement était en effervescence, à cause du décès du Pr Chuilmeyeur. Le fameux obstétricien avait eu un tragique accident dans la clinique-même, quelques jours plus tôt. Précisément le jour de la sortie d'Ange.

- Mais que s'est-il passé, exactement ? demanda Mora. Le journal ne donne aucun détail.

- C'est que la famille a versé la grosse somme ! persifla l'infirmière. C'est lui qui est mort, mais il aurait aussi bien pu tuer une patiente !

- Oh ! Mais ç'aurait pu être moi ! C'était mon médecin ! Je suis encore allée le voir, il n'y a pas longtemps !

Là, Ange, qui feuilletait un magazine, leva brusquement les yeux vers Mora et s'intéressa à la conversation.

- Ah, oui ? Et comme médecin, il était bien ? demanda l'infirmière d'une voix trop innocente.

- Je ne sais pas trop : je l'ai vu que deux fois. Vous êtes mieux placée que moi pour juger, je crois.

- Je n'ai jamais travaillé avec lui, mais entre nous, si on me l'avait

proposé, j'aurai refusé. Il était désagréable avec le personnel.

- Aaaaah ! J'ai horreur de ce genre-là !

- Et puis, intervint l'aide-soignante, vous ne le répétez pas, n'est-ce pas ? Il avait mauvaise réputation, dans l'établissement.

- Comment ça ?

- On prétend qu'il avait tendance à pratiquer des actes inutiles...

Mora frissonna.

- Eh bien, je suppose que j'ai eu de la chance qu'il meure !

- Peut-être bien que oui ! fit l'aide-soignante d'un air pénétré.

L'infirmière se contenta d'une moue approbatrice.

- Mais vous ne m'avez toujours pas dit ce qui lui était arrivé.

L'infirmière se pencha, par dessus son comptoir et fit signe à Mora de se rapprocher.

Ange fit semblant de se désintéresser de la conversation et reprit le feuilletage de son magazine, mais il tendait l'oreille. Il avait comme un soupçon.

- Eh bien, fit l'infirmière à voix basse, il a glissé en entrant dans sa salle d'examen. Il y avait du gel sur le sol.

- Du gel ?

- Oui, vous savez, le gel aqueux, pour les échographies. Il avait dû en renverser, sans s'en rendre compte, pendant le dernier examen.

Donc, il a glissé, il a cherché à se rattraper mais tout ce qui lui est venu dans la main, c'est le fil de la sonde transvaginale.

Devant les sourcils interrogateurs de Mora, elle expliqua :

- Vous savez bien ! L'espèce de gode, qu'il vous mettent pour l'écho. Bref, il est tombé et il s'est électrocuté avec son fil.

- Mais il y avait un faux contact ou quoi ?

- Du tout. Le câble était usé et dénudé en plusieurs endroits. On pense qu'il devait rouler dessus sans y prendre garde, avec son fauteuil.

Mora se redressa, indignée.

- Mais c'est vrai qu'il aurait pu tuer une patiente !

- Et peut-être même une patiente enceinte ! glissa l'aide-soignante.

- Et qu'elle mort affreuse ! Vous imaginez ? fit l'infirmière en grimaçant.

- Quelle horreur !

Mora se tourna vers Ange, lui fit un clin d'œil discret qu'il décida de prendre pour un aveu, et lui dit :

- Tu devrais aller voir si Paulette s'est réveillée, Angie.

Quand il revint, les trois femmes avaient changé de sujet de conversation et riaient du charmant caractère de Paulette Billédoux.

À cinq heures et demie, Mora dit à l'infirmière :

- Il va falloir que nous y allions. Mon mari doit déjà nous attendre dehors. Vous embrasserez madame Billédoux pour nous. Surtout,

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

dites-lui que nous reviendrons demain.

- Je n'y manquerai pas, fit l'infirmière en souriant.



Personne n'avait eu le moindre doute au sujet de la mort de Paulette Billédoux.

Se serait-elle montrée moins vindicative, il est possible que le personnel soignant de la clinique eut été plus enclin à se poser des questions. En l'occurrence, tous se bornèrent à penser : « Bon débarras ! » Il y en eu même qui dirent en plaisantant qu'elle avait dû s'empoisonner en se mordant la langue.

Elle avait eu une messe magnifique ; Joël Letréaux y avait veillé – bien sûr, il pensait qu'elle était morte des suites de sa rencontre avec Ange dans l'escalier. Il avait même fait jouer ses relations pour obtenir de l'évêque du diocèse qu'il se déplace pour bénir la dépouille.

Ange avait trouvé cela étrange, cette cérémonie si pompeuse pour une si maigre assistance – il n'y avait que son père et lui, Rémi et Mora Daimon et une poignée de vieilles biques.

Et puis, elle avait été incinérée.

« Bon débarras ! », c'était aussi ce que se disait Ange, chaque jour. Paulette était bien morte, rien ne subsistait d'elle, pas même son fantôme. Et depuis sa mort, la vie d'Ange avait tellement changé, il était maintenant si heureux, qu'il avait l'impression que la vieille dame avait été son mauvais génie.

Joël Letréaux n'avait pas engagé de nounou. Il s'était contenté d'une employée de maison, qui s'occupait du ménage et de la cuisine. Ange passait tout son temps libre chez Mora et Rémi Daimon et dormait chez eux les trois quarts du temps. Ça s'était fait progressivement : d'abord une nuit par-ci par-là, et puis les samedis soirs, et puis les soirs où Joël rentrait tard ; et comme il rentrait toujours tard...

Comme Ange l'avait tellement souhaité, ces derniers mois, les Daimon lui avaient donné la petite chambre blanche. Ange y avait amené une partie des affaires de Sylvia : ses livres, ses disques et sa guitare – Rémi la lui avait accordée et lui apprenait à en jouer. Mora aimait bien les disques de Sylvia et, quand Ange les passait, elle venait le rejoindre dans la petite chambre blanche et le forçait à danser avec elle. Léonard leur sautait alors dans les jambes en aboyant joyeusement, semblant danser avec eux.

Mora avait pris un peu de poids, dernièrement.

Ça lui allait bien.

Elle avait l'air très heureuse, ces derniers temps. Elle ne pleurait plus, après l'amour. En tout cas, Ange ne l'avait plus jamais entendue le faire, bien qu'il ait très souvent perçu des bruits suggestifs, venant de la chambre d'à côté.

Il en avait orgueilleusement conclu que c'était sa présence qui la rendait si heureuse.

Elle aimait bien aussi regarder les vieux albums photo de Sylvia. Elle disait souvent qu'elles auraient été de grandes copines, si celle-ci avait vécu. Devant la photo du dernier anniversaire de Sylvia, où on la voyait enceinte, elle avait scruté le gâteau. Ange avait cru qu'elle essayait de compter les bougies. Il avait dit :

- C'est l'anniversaire de ses vingt-cinq ans.

Ce n'était pas Joël qui le lui avait dit, bien sûr. En cherchant son carnet de vaccination, pour la visite médicale du collègue, Ange était tombé sur le livret de famille et y avait trouvé les dates de naissance et de mort de sa mère. Mais ce n'était pas ce qui préoccupait alors Mora :

- « Bon anniversaire Sissy ! », avait-elle lu à haute voix. C'est super joli, comme prénom, Sissy, tu ne trouves pas ? Yep, Sissy. J'adore.

Et elle avait ajouté :

« C'est fou comme tu ressembles à ta mère !

Ange était resté choqué, un petit moment.

Comment, avec sa graisse, sa face de pleine lune et ses lunettes pourrait-il ressembler à la toute mince Sylvia ?

En y réfléchissant, il s'était avisé qu'il ne ressemblait pas du tout à son père. Alors, il avait bien regardé Sylvia, qui était posée sur son bureau, dans la petite chambre blanche, comme souvent ces temps derniers.

Un miroir en main, il avait scruté son propre reflet et comparé leurs physionomies. Eh bien, oui, il y avait quelque-chose. Les cheveux, déjà, châains et raides. Et puis le nez pointu, aussi. Et la forme des yeux.

Et, en fait, cela le rendit heureux, sans qu'il comprenne pourquoi.



La seule chose qui contrariait un peu Ange, dans sa nouvelle vie, c'était la présence quasi permanente de Sylvia chez les Daimon.

Elle devait se plaire, chez eux.

Ça ne se voyait pas – elle était toujours aussi immobile et inexpressive – mais elle était là très souvent.

Beaucoup trop au goût d'Ange, qui n'osait plus se masturber que dissimulé sous les couvertures et tourné vers le mur, depuis le jour où il avait ouvert les yeux, après avoir éjaculé, à poil sur son lit, pour trouver Sylvia posée sur son bureau.

Bien sûr, elle ne le regardait pas, mais quand même...

Chez Joël, au moins, elle restait dehors. Il n'y avait qu'à fermer les rideaux pour être sûr d'être tranquille ! Cela dit, Ange n'avait pas pour autant envie de retourner vivre chez son père à plein temps.

Sa vie avait tellement changé que le petit garçon craintif et malheureux qu'il avait été lui semblait presque être un étranger. Il avait grandi, cet été-là. Il s'acharnait une heure chaque jour sur le vieux sac de frappe en cuir et commençait à trouver des muscles, sous sa graisse. Il accompagnait désormais Rémi dans une partie

de son footing matinal – il s'arrêtait à la moitié, pour le moment, mais il était bien déterminé à réussir à faire le circuit complet d'ici la fin de l'année scolaire. Rémi lui avait promis de le parrainer dans son club de kick-boxing, quand il y arriverait.

Depuis la mort de Kevin et Marco, sa vie s'était vraiment arrangée, au collège. Quelques crétins se moquaient encore de sa graisse ou de sa maladresse, mais rien de comparable à ce qu'il avait subi. Il y avait même une fille de sa classe qui était gentille avec lui. Phœbé. Enfin, gentille... elle ne riait pas quand les autres se foutaient de lui, voilà.

Ange la trouvait vraiment jolie. Oh oui, vraiment ! Si jolie qu'il en était tombé amoureux.

Il fallait voir ses cheveux, pour y croire : très longs et d'un blond presque blanc. Argenté.

Bon, il savait bien qu'il n'y avait aucune chance qu'elle tombe amoureuse de lui, mais il ne pouvait pas s'empêcher de penser à elle – elle lui faisait vraiment un sacré effet !

À tel point qu'elle avait surclassé Mora dans ses fantasmes et que, le soir, c'est en pensant à elle qu'il se branlait – son cul le fascinait.

Surtout, depuis la rentrée scolaire, pour la première fois de sa vie, Ange avait un ami.

Il s'appelait Thomas Besson. C'était un garçon malingre et timide, habitué à ce que tout le monde se moque de lui parce qu'il était bègue.

Les deux garçons s'étaient trouvés assis côte à côte, le jour de la rentrée scolaire, simplement parce qu'il n'y avait pas d'autres places libres.

Ils ne se connaissaient pas.

Ils ne s'étaient même jamais vus.

Ce jour-là, ils ne s'étaient pas adressé la parole. Ils avaient pourtant choisi de s'asseoir à la même table pour le cours d'après, et pour tous les suivants, car Thomas ne s'était moqué ni du surpoids ni du prénom d'Ange et Ange n'avait même pas semblé remarquer le bégaiement de Thomas.

À force de s'asseoir chaque jour à côté l'un de l'autre, ils avaient fini par échanger quelques mots et, peu de semaines plus tard, ils étaient amis à la vie à la mort.

Thomas aussi trouvait que Phœbé avait vraiment un beau cul.

Ange avait alors découvert que, si Thomas Besson portait des manches longues et des pantalons même les jours les plus chauds, alors qu'il suait comme un bœuf – l'automne était infernalement chaud, cette année encore - c'était pour masquer ses bleus.

Son père le battait.

Ange se dit que si l'on considérait que, d'une part, Thomas Besson avait autant le droit que Léonard d'être heureux et serein et que, d'autre part, le monde se porterait mieux sans M. Besson père, alors M. Besson père devait mourir.

C'était un job à la mesure des justiciers.

Il en parla à Rémi et Mora, ce soir-là, pendant le dîner.

- Oui, dit Rémi, je crois que tu as raison, Angie : le monde se porterait mieux sans cet homme.

- Il se porterait mieux aussi sans la femme de cet homme, intervint Mora. Elle n'a donc pas de tripes, pour laisser son mari cogner sur son gosse sans réagir ?

- Peut-être qu'il la frappe aussi, remarqua Ange.

- C'est pas une raison ! Si ça la dérange pas de se faire cogner, ça la regarde. Mais quand on fait un gosse, on en est responsable. C'est son devoir de le protéger. Mais bon, si on descend aussi cette femme, ton pote finira à l'Assistance Publique. C'est pas le but de la manœuvre. La priorité, c'est de se débarrasser du père.

- Alors, qu'est-ce qu'on fait ? demanda Ange.

Rémi secoua la tête.

- Non, non, mon pote. Qu'est-ce que TU fais ? C'est ta mission, je

crois, ajouta-t-il en interrogeant du regard Mora qui, après une moue appréciative, opina.

Ange se sentit à la fois hyper fier d'avoir acquis d'un coup le statut de justicier et très intimidé. Il colla la plante de ses pieds sur le flanc de Léonard, couché sous la table comme d'habitude, pour puiser du courage à sa chaleur.

- Oui, c'est vrai, dit-il avec une assurance qu'il était loin de ressentir, mais je ne sais pas comment faire.

- T'inquiète, dit Mora, on est là pour t'aider. Avant tout, faut déterminer quelles sont tes armes. Comme ce type est bien plus costaud que toi, pas question de le tuer à mains nues. Ce sera donc le poison.

Les yeux d'Ange se mirent à briller.

- Avec des feuilles de laurier rose, comme l'ancien maître de Léonard ! s'écria-t-il, plein d'enthousiasme. Je pourrais aller jouer chez Thomas et mettre en douce des feuilles dans la cuisine.

- Ouais, c'est ça, se moqua gentiment Mora. Et comme ça, tu empoisonneras toute la famille ! Et puis, il y faut toujours varier les techniques de mise à mort, pour ne pas attirer l'attention.

- À toi d'enquêter, pour trouver de quelle façon discrète tu pourras débarrasser le monde de ce type, dit Rémi.

- Il faut que tu cherches à savoir s'il a des problèmes de santé. S'il boit et quoi. S'il prend des médicaments et lesquels. S'il fume...

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

- Il fume ! bondit Ange. Il fume comme un pompier !
- Alors, c'est comme s'il était déjà mort, dit Mora en souriant.



C' avait quand même été un peu difficile à mettre en œuvre.

D'abord, il fallait trouver comment administrer une dose mortelle de nicotine à M. Besson, sans qu'il ne s'en doute et sans que toute la famille n'en consomme avec lui. C'était d'autant plus difficile qu'il fallait laisser Thomas en dehors du coup : Rémi et Mora avaient estimé qu'il était trop dangereux de l'affranchir.

- Il n'y a que toi qui sait ce que nous sommes, lui rappela Mora. Et tu l'as découvert tout seul. Nous ne t'en aurions jamais rien dit. Question de sécurité.

- Et puisque tu as décidé de marcher dans nos pas, tu dois apprendre à te protéger, enchaîna Rémi. La vie, c'est comme la boxe : faut jamais baisser sa garde.

- Nous jouons un jeu dangereux, dit Mora.

Ange sourit et dit, comme en écho :

- Un jeu d'Ange heureux !

Ange dut étudier de près les habitudes des Besson. Il pensait se

faire tout simplement inviter chez Thomas pour le week-end, mais Mora l'en dissuada :

- Le secret, pour n'être jamais soupçonné, c'est de n'avoir aucun lien avec la victime. C'est déjà trop que Thomas soit ton ami. Arrange-toi pour ne pas le voir en dehors de l'école et reste le plus loin possible de son père.

- Quand cette histoire sera terminée, intervint Rémi, tu devrais proposer à ton pote de venir apprendre à boxer au Kustom Kult Mechanic. Ce gosse-là me fait l'effet d'avoir bien besoin d'apprendre à se défendre.

Il ne restait plus à l'apprenti justicier qu'à aller rôder subrepticement dans le jardin des Besson, le soir. Il fallait bien prendre garde à ce que leurs voisins ne le voient pas mais, après tous ces mois passés à espionner les Daimon, Ange commençait à être un rôdeur expérimenté.

Il se rendit compte que M. Besson restait tard le soir devant la télé. Tout seul. Et quand il estimait que sa femme et son fils dormaient, il regardait des films cochons, en buvant une bière à même la bouteille.

M. Besson était apparemment le seul de la famille à boire de la bière. Ange pensa à tout simplement glisser une bouteille empoisonnée dans le frigo – l'amertume du houblon masquerait, dans une certaine mesure, celle de la nicotine -, mais Mora jugea

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

que c'était trop dangereux : et si Thomas ou sa mère décidait de s'en envoyer une, pour une fois ?



C'est ainsi qu'un soir, alors que M. Besson était installé devant sa télé, avec sa bière dans une main et son pénis dans l'autre, un bruit de chute retentit dans la cuisine. Il posa sa bière, se rajusta et changea de chaîne en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Puis il demanda d'un ton rogue :

- C'est toi ?

En l'absence de réponse, il se dirigea vers la cuisine.

Par la fenêtre ouverte, Ange se glissa immédiatement dans le salon éclairé. Il était mort de peur et avait l'impression que chacun dans la maison entendait le tam-tam effréné de son cœur. Sa victime jurait vigoureusement dans la pièce voisine et il savait bien pourquoi : tout un paquet de corn flakes était tombé de son étagère et s'était répandu partout sur le sol. À en juger par ce qu'il disait, M. Besson pensait que c'était le chat, le coupable.

De sa main gantée de noir, Ange vida une seringue de nicotine dans la bière posée sur la table basse. Il tremblait tellement qu'il crut un moment qu'il n'arriverait jamais à viser juste. Puis il saisit délicatement la bouteille par le goulot, l'agita un peu et la reposa

exactement au même endroit, avant de repartir par le même chemin.

Il venait de s'effondrer sur la terrasse en contenant de ses deux mains les battements de son cœur, quand M. Besson reprit sa place devant sa télé. Ç'avait vraiment été juste ! Ange songea que Mora avait eu raison : elle avait dit que ce type n'allait sûrement pas prendre la peine de balayer les corn flakes ; c'était plutôt le genre à laisser le boulot à sa femme.

Il avait remis son film de cul.

Dans la nuit silencieuse, Ange pouvait en entendre les gémissements, bien que le son fut très bas.

Pour se calmer, le jeune justicier se força à contempler Sylvia qui était posée près de lui, dans la fourche d'un figuier, toujours aussi calme et indifférente, puis il risqua un œil dans le salon.

M. Besson avait allumé une cigarette, pour se remettre de ses émotions. Il baissa son pantalon, pour se préparer à l'action et, comme sa bite était encore à demi molle, il attrapa sa bouteille de bière et la descendit en deux lampées. Il fit alors une grimace et examina la bouteille d'un air soupçonneux, en claquant des lèvres.

Il reposa la bouteille sur la table basse en haussant les épaules et se concentra sur son film en se soutesant les bourses, en attendant que sa queue durcisse.

Il dut alors y avoir un passage qui l'inspira particulièrement, car il

empoigna son érection revenue d'une main et la télécommande de l'autre, pour se le repasser au ralenti.

Une moue déterminée aux lèvres, il accéléra son mouvement.

Quand il eut éjaculé, il s'essuya la main avec le Sopalin, dont le rouleau attendait tout préparé, à côté de lui sur le fauteuil, et il alluma une autre cigarette.

Il aspira goulûment la fumée et, soudain, il se tordit de douleur. Il posa à tâtons sa cigarette dans le cendrier, et puis... il mourut.

Après vingt minutes de calme complet dans le salon, hormis les halètements étouffés du film, Ange s'y risqua. L'odeur du sperme flottait encore dans l'air et il dut surmonter un haut le cœur. Il prit le pouls de M. Besson, comme Mora le lui avait appris, terrifié à l'idée que sa victime puisse ouvrir les yeux et l'agripper pour le dévorer vif, en bon zombie qui se respecte.

Rien.

Un peu rassuré, mais quand même fébrile, il colla sur le biceps du cadavre un patch à la nicotine, afin que les médecins pensent que celle qu'il avait dans le sang venait de là et que son cœur avait flanché quand il avait allumé une clope, en dépit de la formelle contre-indication.

Cela fait, Ange substitua une bouteille vide à celle qui avait contenu le poison et y imprima soigneusement les empreintes des mains et des lèvres de sa victime, avant de la poser sur la table basse.

J e u x d ' A n g e H e u r e u x
E r i n L i e b t

© Erin Lieb, 2016. Tous droits réservés.

Il alla alors rendre compte de chacun de ses gestes à Rémi, qui l'attendait dans le jardin.



Une fois que l'enquête eut déterminé que M. Besson était mort d'une crise cardiaque, Mora prépara un véritable festin, pour célébrer cette parfaite réussite – soupe au potiron, pain de maïs, dinde farcie au stuffing traditionnel, purée de patates douces et sauce aux canneberges.

Après le copieux dessert - cheese-cake au caramel et glace au beurre de cacahuète -, alors que Rémi lavait la vaisselle en écoutant le journal de vingt-trois heures et qu'Ange essuyait, un homme politique quelconque apparut sur l'écran de la télé de la cuisine.

Rémi le désigna d'un coup de menton, en disant :

- Tiens, en voilà un autre sans lequel le monde se porterait mieux. Lui et toute cette clique de politiciens véreux.

Mora entra dans la pièce pour participer à la conversation :

- C'est au gouvernement qu'on aurait bien besoin d'un justicier. Nous, on ne sert à rien ou presque. Notre rayon d'action est limité. On assainit une famille ou un quartier. C'est de l'artisanat.

- C'est déjà pas mal ! s'insurgea Rémi. C'est en tout cas mieux que

rien ! Mais, bien sûr, on ne peut agir que dans notre milieu. On n'a aucune chance de pouvoir s'approcher des élites.

Il regarda alors Ange fixement.

- Au fait, tu es plutôt bon élève, toi. Si tu fais de bonnes études, avec les relations et l'influence de ton père, tu pourras sûrement entrer dans la politique ! Puisque que tu veux être un justicier, alors tu devrais te préparer dès maintenant à t'infiltrer dans le milieu où tu seras le plus utile.

- Rémi a raison, Angie, intervint Mora. Et puis je serai tellement fière, si tu devenais président de la république ! Et pense un peu aux injustices que tu pourrais redresser !

Ange ne dit mot et resta songeur. Au fond, pourquoi pas ?

En regagnant sa petite chambre blanche, il trouva un paquet cadeau sur son lit. C'était « Le Grand Livre des Plantes Médicinales. »

Un signet marquait le chapitre consacré aux poisons végétaux.



Mora s'était peu impliquée dans l'exécution de M. Besson.

En ce moment, elle ne pensait que travaux d'aménagement : elle voulait vitrer une partie de la galerie extérieure pour la transformer en salle à manger, et transformer la salle à manger en chambre.

Sans doute en avait-elle assez de faire dormir les amis de passage sur le canapé du salon.

Elle avait choisi pour les murs de cette chambre un rose pâle qui avait beaucoup troublé Ange : on était loin de l'ambiance gothico-fifties du reste de la maison.

Il courrait sur la galerie extérieure Il était déjà en retard pour aller rejoindre Rémi et Thomas qui l'attendaient pour le cours de boxe quotidien. En passant devant la fenêtre de l'ancienne salle à manger, maintenant repeinte en rose pâle, il vit Sylvia.

Elle était assise en haut de l'escabeau qui était ouvert au centre de la pièce vide, sous l'ampoule qui pendait du plafond.

Elle était seule.

Ça semblait si inhabituel qu'il s'arrêta net.

Jamais Ange ne l'avait vu seule où que ce soit - Sylvia était toujours près de lui ; elle le suivait.

Au fond, il pensait qu'elle s'ennuyait, dans la mort.

Bien sûr, vu elle ne prêtait aucune espèce d'attention à ce qui se passait autour d'elle, il songeait souvent qu'elle devait aussi s'ennuyer dans sa vie à lui.

À la voir là, perchée sur cet escabeau encroûté de peinture, dans cette pièce vide, Ange se dit soudain, qu'en réalité, il ignorait ce qu'elle faisait, quand elle n'était pas à ses côtés.

Mora entra dans la pièce, vêtue de la salopette blanche maculée de taches de peinture qu'elle portait pour bricoler, une grosse boule japonaise en papier rose vif à la main.

- Ah ! Angie, tu tombes bien ! dit-elle. Tiens-moi ça, pendant que je monte là-dessus.

Ange s'avança jusqu'à l'escabeau.

Il pensait que Sylvia disparaîtrait immédiatement.

Elle s'était toujours débrouillée, jusqu'à présent, pour se poser hors des endroits de passage. Il n'avait jamais vu personne la *traverser*.

Ça lui semblait absolument impossible. Elle lui semblait trop vraie.

Trop matérielle.

Il était troublé qu'elle ait choisi de s'asseoir sur cette échelle. Une échelle ouverte au beau milieu d'une pièce, ça veut forcément dire que quelqu'un compte monter dessus. Elle l'avait habitué à plus de prévoyance.

Mora attrapa l'escabeau à deux mains pour y grimper.

Sylvia ne bougea pas. Mais qu'attendait-elle donc ?

Le pied sur la première marche, Mora se tourna vers Ange et dit :

« À la réflexion, pose cette boule par terre et tiens-moi, cette échelle, s'il te plaît. J'ai toujours peur qu'elle ne bascule.

- Attends, je vais te l'accrocher, moi, ta lampe.

- Non non, ça m'amuse de le faire.

Ange empoigna ferme les deux montants de l'escabeau, pour l'assurer et être certain qu'il ne se refermerait pas.

Devant ses yeux, il y avait les pieds bottés de rouge de Sylvia.

Il leva la tête pour regarder son profil immobile, attendant impatiemment de la voir disparaître, comme à son habitude, comme une télé qu'on éteint. Ça l'inquiétait, à la fin, cette situation !

Mora grimpa trois marches et leva les bras pour dévisser l'ampoule.

Les deux femmes se trouvaient maintenant face à face, le visage de l'une exactement au même niveau que le visage de l'autre et pourtant, elles ne se voyaient pas.

Mora regardait son ampoule et Sylvia regardait à travers elle.

Si Mora montait encore deux marches, elle marcherait sur les pieds

de Sylvia. Ange était à la fois fasciné et un peu effrayé. Comment était-il possible qu'elles ne sentent pas la présence l'une de l'autre ? Oh ! Qu'allait-il arriver ?

Mora tendit l'ampoule à Ange et prit la boule rose.

Elle monta encore trois marches.

Ange tendit la main pour la retenir, mais son bras retomba, sans forces.

L'image de Sylvia semblait se vaporiser.

Elle perdait de sa consistance et Ange pouvait maintenant voir à travers elle.

Horrifié, il regardait les corps des deux femmes s'interpénétrer.

Sylvia avait maintenant le visage au niveau des seins de Mora et soudain Ange remarqua que celle-ci avait du ventre.

Un joli petit ventre bien rond.

Mora était enceinte !

Il en reçut comme un choc. Elle monta encore une marche et, aussi incroyable que cela lui sembla, juste au moment où son image vaporeuse allait s'engloutir dans le nouveau petit ventre de Mora, Sylvia tourna la tête vers lui et le regarda.

Elle le regarda pour de bon.

Ses yeux le voyaient pour la toute première fois.

Elle lui sourit.

Et puis Ange ne la vit plus.

Elle s'était fondue dans le corps de Mora.

Elle avait disparu.

Mora eut un sursaut et porta vivement la main à son ventre.

- Oh ! s'exclama-t-elle d'un air ravi.

Et puis elle vit la tête ahurie que faisait Ange.

« Oh ! Angie ! Tu t'en es enfin rendu compte ? Eh bien oui, je vais avoir un bébé ! On l'attend pour pâques. Et il vient de me donner son premier coup de pied !

Jeux d'Ange Heureux
Erin Liebt

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR :

LE CORBILLARD ROSE , *roman*, 2008.

ESMERALDA OU L'ŒUVRE AU NOIR , *essai*, 2011.

PHILTRES, ENCHANTEMENTS ET SORTILÈGES , *roman*, 2013.

SHEELA-NA-GIG , *roman érotique*, 2014.

CONTES ÉROTICO-CRÉPUSCULAIRES , *nouvelles érotiques*, 2015.

► JEUX D'ANGE HEUREUX , *roman*, 2016.

E-books à télécharger gratuitement à l'adresse : <http://erin-liebt.com>

Auteur contemporain.

Ce texte a été déposé. Il est la propriété de son auteur.

Sa diffusion gratuite sous sa forme actuelle de PDF est seule autorisée.

Texte protégé en vertu des articles L111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle, loi du 1er juillet 1992.

En vertu de l'article L122-4 du Code de la propriété intellectuelle : « Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque. »

(Extrait du Code de la propriété intellectuelle, Dernière modification du texte le 22 décembre 2014 - Document généré le 15 janvier 2015 - Copyright (C) 2007-2008 Legifrance)

Pour contacter l'auteur : <http://erin-liebt.com>

© Erin Liebt, 2016. Tous droits réservés.